N° 184 1er JANVIER 1935

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

De la communication des biens spirituels

Credo... Sanctorum communionem : ces mots, introduits dans le Symbole au V^e^ siècle, probablement en Gaule, ont été interprétés tantôt de l'union et de la communauté des saints dans le Christ (*sanctorum* au masculin), tantôt de la communauté des biens spirituels (*sanctorum* au neutre) dont notre unité dans le Christ est le fondement. Sans doute le sens intégral de la formule comprend-il toute la richesse des deux interprétations.

Le dogme de la Communion des saints fut très longtemps dans l'Église et demeure pour la grande masse des chrétiens une réalité dont on vit simplement et profondément plus qu'on ne se préoccupe d'en définir les contours précis; peut-être même s'en fait-on parfois une représentation quelque peu inexacte : c'est ce qui nous a poussé, prenant pour guide saint Thomas (1), à rappeler

(1) L'enseignement que nous avons reçu de notre maître, le R. P. Ch.-V. Héris, est également à la base de cet exposé. — Ajoutons que le sujet a déjà été traité dans *La Vie Spirituelle*, par le P. HUGON, en sept. 1924 (pp. 551-559); par le P. MURA, en nov. 1934 (pp. 123-138).

brièvement sur quoi se fonde et en quoi consiste exactement cette Communion des saints.

*
* *

La Communion des saints est faite des rapports profonds et mystérieux qui résultent de l'union de tous les fidèles dans le Christ. Cette unité de tous les membres du Corps mystique dans le Christ fonde entre ces membres une possibilité et un exercice effectif de communication vitale par quoi les membres participent en quelque mesure à la vie surnaturelle les uns des autres. C'est cela la Communion des saints. Il s'agit donc simplement d'une conséquence et d'une application de la doctrine fondamentale de notre unité dans le Christ : parce qu'il y a entre nous une unité de vie — la vie de la charité répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit —, il y a entre nous une communauté des fruits de cette vie, selon le mode et dans les limites qui seront précisés tout à l'heure. Tout se rattache à la doctrine paulinienne de notre unité en un seul Corps du Christ, réalisée par le don d'un même Esprit qui est l'Esprit du Christ : « Nous avons été baptisés en un seul Esprit pour faire un seul corps » (I Cor., XII, 13). Ainsi nous sommes tous avec le Christ et les uns avec les autres dans le rapport de membre à corps et de membre à membre, vivant une même vie, qui est la vie du Christ glorifié, grâce à l'Esprit du Christ qui nous a été donné et à la charité qu'il a répandue dans nos cœurs : nous formons ainsi tous ensemble dans le Christ et avec le Christ comme une seule personne animée de la même vie et de la même activité (1).

(1) Saint Thomas rattache toujours la Communion des saints à cette unité réalisée par la charité et le Saint-Esprit en nous : « ... Per operationem Spiritus Sancti qui unit Ecclesiam et bona

Or une des lois du corps vivant est la solidarité des membres et des fonctions. Cette solidarité tient précisément au fait qu'une même vie se produit en fonctions multiples : ainsi chaque fonction, quoi qu'elle fasse, est fonction du tout vivant, agit au bénéfice du tout et par conséquent de chacune de ses parties vivantes. Tout ce que l'estomac fait, il le fait pour tout le corps ; s'il remplit bien sa fonction, il la remplit bien pour tout le corps ; s'il s'en acquitte mal, le mal en retentit sur tout le corps et sur toutes ses parties. De même dans l'Église qui est le Corps du Christ, vivant d'une même vie par l'Esprit du Christ :

> Il y a diversité de dons, mais c'est le même Esprit ; diversité de ministères, mais c'est le même Seigneur ; diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous... Car, comme le corps est un et a plusieurs membres, et comme tous les membres du corps, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ. Tous, en effet, nous avons été baptisés dans un seul Esprit pour former un seul corps... Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; si un membre est honoré, tous les membres s'en réjouissent avec lui. Vous êtes le corps du Christ et ses membres, chacun pour sa part. (I Cor., XII, 4-6, 12-13, 26-27.)

Notons soigneusement ici que, pour jouir entièrement de cette communauté, il faut être dans le corps *comme un membre vivant*. Quand le jardinier arrose un arbre, les

unius alteri communicat » (*Sum. theol.*, III[a], q. 68, a. 9, ad 2[m]). « Per virtutem Spiritus Sancti, qui per unitatem caritatis communicat invicem bona membrorum Christi, fit quod bonum privatum quod est in missa sacerdotis boni est fructuosum aliis » (*id.*, q. 82, a. 6, ad 3[m]). « Actus unius efficitur alterius caritate mediante, per quam omnes sumus in Christo » (*In Sent. IV*, d. 20, q. 1, a. 2, q[a] 3, ad 1[um]. Cf. aussi d. 45, q. 2, a. 1, q[a] 1, sol. ; *Quodl. VIII*, a. 9 ; *In Symbol.*, a. 10). De même dit-il des Indulgences : « Ratio quare valere possunt est unitas corporis mystici » (*In Sent. IV*, d. 20, q. 1, a. 3, sol. 1).

branches détachées de l'arbre ne profitent nullement de cette irrigation ; les branches qui, sans quitter le tronc, sont mortes sur lui et ne reçoivent plus la sève n'en bénéficient guère non plus, mais du moins sont prêtes à en bénéficier si la sève parvient à passer de nouveau : en tout cas, elles n'en profitent pas pour porter des fruits. Les branches reliées au tronc d'une manière vivante en profitent, au contraire, pour fructifier (1). Ainsi dans l'Église toutes les âmes vivantes, c'est-à-dire animées par la charité (puisque sans la charité, dit saint Paul, nous ne sommes « rien »), profitent solidairement de l'accroissement de tout le corps par la vertu de chaque membre ; mais celles qui, ayant perdu la charité et n'ayant retenu, par la foi et le sceau du baptême, que le lien extérieur avec le Corps du Christ, ne sont plus d'une façon vitale et vivante dans l'unité, n'ont plus part, pour autant, au bénéfice des échanges vitaux et de l'accroissement général.

Ces grands principes étant posés, ils nous faut voir d'une manière précise quelles sont les limites de la communication des biens spirituels et de quelles manières différentes cette communication peut se réaliser.

*
* *

Il faut ici distingner soigneusement le cas de la satisfaction et celui de la grâce sanctifiante.

Toute offense mérite une peine. Mais toute offense peut aussi être rachetée et toute peine être remise. C'est ce qui se produit quand on peut offrir à la personne outragée, en guise de réparation, quelque chose qui lui témoigne

(1) Nous empruntons cette comparaison à l'admirable et trop peu fréquenté *Catéchisme du Concile de Trente*, I^re^ partie, art. 9, n° 22. Éd. Desclée, 1890, p. 88.

plus d'amour et d'honneur que l'offense ne lui causait de déplaisir. Faire cela s'appelle *satisfaire* : la satisfaction étant ce par quoi nous obtenons remise de la peine due à notre péché. Or cette peine est double : temporelle toujours, et seulement *temporelle* (soit dans cette vie, soit dans une autre) pour les péchés qui ne constituent pas une rupture absolue avec Dieu; — *éternelle* pour ceux qui représentent un détournement total et définitif de la volonté.

La gratification de l'âme est tout autre chose que la satisfaction pour la peine encourue. Il s'agit là non de satisfaire à la justice de Dieu, mais d'entrer en amitié et en relations filiales avec lui. Tandis que la remise de la peine suppose la sanctification de notre âme, mais ne la procure pas par elle-même; le don de la grâce sanctifiante procure la conversion de notre âme vers Dieu et nous établit avec lui dans la qualité de fils en Jésus-Christ, co-vivants de vie divine avec le Christ et en lui, co-héritiers des biens de Dieu avec le Christ et en lui. C'est le fondement de la distinction entre la « coulpe » et la « peine », et de cette affirmation que la « coulpe » peut être remise et l'âme établie en grâce, sans que pour autant la « peine » soit remise et l'âme quitte de toute dette, sur le plan pénal, envers la justice de Dieu.

Dans l'ordre de la grâce sanctifiante, il faut distinguer différents cas : 1. Il y a le don ou l'acquisition de la grâce : on l'appelle justification — 2. Le don de la persévérance finale, qui suppose une intervention spéciale et toute gracieuse de Dieu — 3. L'augmentation de la grâce sanctifiante en nous, ou notre progrès dans la sainteté — 4. Enfin toutes les « grâces actuelles », bonnes inspirations, motions efficaces, exemples vertueux, etc., toutes choses ordonnées par Dieu à la conversion des pécheurs ou à la consommation des saints.

Au point de vue de la manière dont la communication de ces biens surnaturels peut se réaliser, il faut distinguer la communication directe et effective et la communication par voie de mérite. Autre chose, en effet, est de pouvoir directement gratifier quelqu'un, lui donner, par exemple, une situation, autre chose est de pouvoir seulement, par des services rendus, lui mériter une faveur.

Dans le mérite lui-même, la nature des choses comporte et la théologie reconnaît deux plans assez différents. Il y a un mérite parfait et adéquat, appelé par les théologiens « de condignité », dans lequel l'acte posé peut revendiquer en toute justice le couronnement de succès et l'épanouissement qui est sa récompense. — Il y a un mérite imparfait et inadéquat, en vertu duquel nous ne pouvons prétendre obtenir en justice une récompense qui couronne notre œuvre, mais seulement incliner en notre faveur la bienveillance de celui qui rétribue; les théologiens parlent dans ce cas de « mérite de convenance ».

*
* *

Nantis de ces distinctions, il nous est maintenant facile de préciser : 1) Ce qui revient au Christ seul; 2) Ce que chacun peut faire pour soi seul; 3) Ce que chacun peut faire pour autrui.

1) *Ce qui revient au Christ seul.* — Il appartient au Christ seul de satisfaire pour la peine éternelle due à nos péchés; car lui seul a offert à Dieu — par l'intensité et la pureté souveraine de sa charité, par la dignité infinie de la vie qu'il offrait en sacrifice, enfin par l'étendue de ses souffrances et l'intensité de sa douleur — une satisfaction adéquate, et même surabondante, pour toutes les

offenses de l'humanité (1). « Il est lui-même, dit saint Jean, une victime de propitiation pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier. » (I Jean, II, 2.)

Il appartient au Christ seul de communiquer la grâce aux hommes d'une façon effective et directe. Il n'y a pas, en effet, d'autre nom en qui il nous ait été donné d'être sauvé (Actes, IV, 12). Jésus, comme homme-Dieu, est dans son humanité même médiateur de grâce entre le Père et nous : « unus mediator Dei et hominum *homo Christus Jesus* » (I Tim., II, 5). C'est toute la très belle doctrine de la causalité du Christ, en son humanité, pour la production de la grâce qu'il faudrait exposer ici en même temps que celle de sa grâce capitale (2).

Il revient enfin au Christ seul de *mériter* pour nous en justice et d'une manière adéquate la grâce sanctifiante justificatrice et la grâce de la persévérance finale. Nous sommes, c'est trop clair, impuissants à mériter en justice la grâce de la justification, puisque nous sommes pécheurs; nous ne pouvons pas davantage mériter en justice la grâce de la persévérance finale, même par toute une vie de sainteté, parce que la persévérance dans le bien n'est nullement impliquée dans un état actuel vertueux de notre volonté libre et ne peut être qu'un nouveau don de Dieu. Mais le Christ mérite l'une et l'autre grâce en justice pour tous les hommes; il nous contient

(1) Voir S. Thomas, *Somme théol.*, III[a] Pars, q. 48, a. 2, a. 6; q. 49, a. 3.

(2) C'est là tout un aspect des choses sur lequel nous n'insistons pas, désirant surtout marquer *ce qu'il nous revient de faire* dans la Communion des saints. Le mystère complet de la Communion des saints comporte la communication du bien qui est dans le Christ notre chef, grâce et mérites, par la foi et les sacrements de la foi. Cf. le Commentaire de S. Thomas sur le *Credo*, éd. Lethielleux des *Opuscules*, t. IV, pp. 381 ss.

en effet tous en lui comme notre chef, le second Adam de la race des saints; ses mérites deviennent nôtres pour autant que nous sommes ses membres, lui devenant vitalement incorporés par la foi, la charité et les sacrements du salut.

2) *Ce que chacun peut faire pour soi.* — Il appartient à chaque chrétien en état de grâce de *satisfaire* pour la *peine temporelle* due à ses propres péchés.

Il appartient à tout chrétien en état de grâce de *mériter en justice* (*de condigno*) l'augmentation de la grâce, les grâces actuelles nécessaires à son progrès dans le bien, et l'épanouissement définitif de tout son être dans la vie éternelle. Ceci découle de la notion même d'œuvre bonne et de mérite, qui demanderait à être traitée pour elle-même.

Il appartient enfin à chaque chrétien en état de grâce de *mériter en convenance* la grâce de la persévérance finale : en ce sens que Dieu est incliné, si l'on peut dire, à faire mourir dans son amitié qui a passé toute sa vie dans la fidélité à le servir par amour.

3) *Ce que chacun peut faire pour autrui.* — La première conséquence de ce que nous avons dit sur notre unité et notre solidarité dans le Corps du Christ est que toute œuvre bonne profite à la perfection du corps entier et donc à tous les autres membres : « Toute âme qui s'élève élève le monde », disait Élisabeth Leseur. Toute défaillance, au contraire, diminue en quelque chose le commun trésor de vie (1). Les faibles, évidemment, sont confortés, par là, de la sainteté des parfaits; et cependant, la loi de communication vitale joue moins au profit d'une sorte de niveau moyen qui s'établirait au bénéfice des

(1) Cf. S. Thomas, *In Sent. IV*, d. 45, q. 2, a. 1, sol. 1; *Quodl. VIII*, a. 9; *In Symbol.*, loc. cit.

plus pauvres qu'au profit d'une croissance du corps en ses membres les plus parfaits; ce sont les organes en pleine santé qui profitent le plus des ressources d'une riche vitalité : ainsi en est-il dans la communauté des saints où un membre profite d'autant plus des œuvres bonnes des autres qu'il est lui-même plus en santé et en vie, par une charité plus parfaite (1). Où se vérifie une fois de plus la loi ainsi formulée par l'Évangile : « A celui qui a, on donnera encore davantage, et il sera dans l'abondance; et à celui qui n'a pas, on ôtera encore le peu qu'il a » (Matthieu, XIII, 12).

Mais il est nécessaire de préciser davantage ce que chacun peut faire pour autrui et, pour cela, de bien distinguer l'ordre de la satisfaction et celui du mérite.

1° *Satisfaction* (2). — Il appartient à chaque chrétien en état de grâce de satisfaire en justice pour la peine temporelle due aux péchés des autres, s'ils sont eux-mêmes en état de grâce (3). Ceci repose sur une double base : d'une part, le principe de l'union des justes en un seul corps, par la charité qui les fait membres vivants du Christ : en vertu de quoi ce que l'un fait profite à l'autre et lui appartient en quelque mesure. D'autre part, la nature propre de la satisfaction : car, ainsi que nous

(1) « ... Et sic juvatur aliquis ex actu alterius, in quantum quilibet existens in caritate gaudet de quolibet bono opere; et quanto est majoris caritatis, tanto amplius gaudet... » (*Quodl. VIII*, a. 9).

(2) On se reportera utilement aux articles publiés dans cette revue sur ce sujet par le R. P. Hugon (*La Vie Spir.*, mai 1926, pp. 113-121; juin 1926, pp. 225-233; juillet-août, pp. 378-386). C'est aussi l'occasion de relire l'encyclique *Miserentissimus Redemptor*, du 8 mai 1928 (trad. fr. dans la *Documentation catholique*, 26 mai 1928, col. 1283-1295) : elle n'envisage d'ailleurs la Communion des saints que dans l'un de ses aspects ou l'une de ses applications : la réparation.

(3) Cf. S. Thomas, *In Sent. IV*, d. 20, q. 1, a. 2, q° 3, ad 1^m^; a. 5, q° 2, ad 2^m^.

l'allons voir, le mérite proprement dit est, par sa nature, personnel et incommunicable.

De ce point de vue, la satisfaction des saints s'inscrit au bénéfice de tous les justes et, s'ajoutant à la surabondante satisfaction de Notre-Seigneur, constitue un trésor commun à toute l'Église : Le trésor de l'Église, dont les Indulgences constituent une mystérieuse mise en valeur (1). Nous profitons de ce trésor des saints sans le savoir et sans qu'ils l'aient eux-mêmes formellement déterminé. Mais on peut de plus disposer d'œuvres de satisfaction nommément pour telle ou telle âme (2). On le peut pour les âmes mortes dans l'amitié de Dieu et qui subissent encore, après cette vie, une pénalité temporelle; on le peut même pour elles, parce que le lien de la charité qui, nous constituant en un seul corps, permet qu'un membre pâtisse pour un autre, est plus fort que la mort : « La charité ne passera jamais » (I Cor., XIII, 8) (3). Mais, certains de cette possibilité, nous ignorons la mesure dans laquelle le transfert est efficace : car ces peines-là ne sont pas soumises au même régime que les nôtres. La valeur de nos satisfactions (et des Indulgences, qui nous appliquent celles de tout le Corps mystique) pour les

(1) Voir sur ce point S. THOMAS, *In Sent. IV*, d. 20, q. 1, a. 3, q^a 1, sol., et a. 4, q^a 1, sol.

(2) Cf. *In Sent. IV*, d. 45, q. 2, a. 1, sol. 1; *Quodl. VIII*, a. 9; *In Symbol.*, éd. cit., p. 482.

(3) Cf. S. THOMAS, *In Sent. IV*, d. 45, q. 2, a. 1, q^a 2, sol. A l'ad 4^m, S. Thomas nous dit pourquoi la Cité terrestre, contrairement à la Cité surnaturelle, ne peut plus rien pour ses morts : c'est que « extra vitam civilem sunt », ils échappent désormais à la vie *politique*. Si les cités païennes se reconnaissaient investies d'obligations envers leurs morts, c'est qu'elles étaient essentiellement religieuses. Dans mainte expression moderne du culte des morts (Barrès, par exemple), il y a, pour une part, un transfert à la patrie de ce qui est essentiellement une propriété de la chrétienté : et même de la chrétienté en tant que Corps mystique du Christ, non en tant qu'institution terrestre.

peines à subir sur cette terre, sans être plus certaine, nous est beaucoup mieux connue.

A cette loi de la satisfaction pour autrui se rattachent les faits de substitution qu'on rencontre dans la vie des saints et dont il est moins rare qu'on ne pense de trouver des exemples autour de soi (1). Que l'initiative vienne de nous ou qu'un choix de Dieu tombe sur nous et nous saisisse comme malgré nous, ces faits de substitution supposent toujours, de la part de Dieu, une intervention et un agrément positifs.

2° *Mérite.* — Si l'on envisage maintenant nos possibilités de mériter pour autrui, on s'aperçoit qu'elles sont sinon réduites, du moins peu rigoureuses. Il ne peut s'agir, en effet, que de mérite *de convenance*, c'est-à-dire d'un mérite au sens large, ou improprement dit. Un tel mérite, en effet, ne relie pas directement la « récompense » à l'acte posé, par un rapport de véritable justice; il représente seulement un certain titre, pour l'homme, à attirer sur autrui la bienveillance de Dieu. Ce certain titre peut, d'ailleurs, être plus ou moins pressant et plus ou moins rigoureux. Il peut représenter seulement une prière que Dieu entend en sa miséricorde; il peut représenter toute une vie d'intimité et de délicate fidélité : en ce cas, Dieu est comme tenu, par une manière de pacte amical, à exaucer le désir de qui remplit si bien tous ses vouloirs; le convenable devient une espèce de dû, au titre de l'amitié (2). Ainsi doit-on envisager tous les degrés

(1) On pense ici à une B^e^ Catherine de Racconigi, à une Thérèse Neumann (cf. *La Vie Spir.*, 1^er^ juin 1933, Suppl.). Parfois la conversion du pécheur et la venue des plus crucifiantes souffrances, ou même de la mort, sont d'un synchronisme véritablement impressionnant.

(2) Saint Thomas va jusqu'à écrire : « Merito congrui potest aliquis alteri mereri primam gratiam. Quia enim homo in gratia constitutus implet Dei voluntatem, congruum est, secundum ami-

dans le titre de convenance, depuis le simple prétexte à la miséricorde de Dieu jusqu'à une exigence assez grande, en-deçà de la stricte justice (1).

Ceci dit, il appartient à tout chrétien en état de grâce de *mériter en convenance* pour autrui la grâce de la justification, la grâce de la persévérance finale, l'augmentation de la grâce et les grâces actuelles ordonnées à la promotion des justes dans le bien.

Pour tout résumer d'une manière qui puisse orienter pratiquement notre piété, nous dirons :

Nous pouvons invoquer les mérites des saints, c'est-à-dire prier Dieu en lui présentant, comme un titre sacré (*obsecratio*) les mérites de tous ses saints, et particulièrement ceux de la très sainte Vierge, joints aux mérites infinis de Notre-Seigneur. Mais, à proprement parler, les mérites des saints ne nous sont pas communiqués (sauf ceux de Notre-Seigneur, en raison de sa qualité de Médiateur-Rédempteur et de Chef (2)) ; de même ne pouvons-nous venir en aide aux autres par voie de mérite, c'est-à-dire en méritant véritablement *pour* eux (au sens de : *à leur place*), mais seulement par voie de prière, par le moyen d'une prière qui a chance d'être d'autant plus efficace qu'elle s'appuie sur une vie plus sainte et plus chargée de mérites. Nous pouvons donc mériter *pour* les autres en ce sens seulement que c'est *en vue* de leur salut que nous désirons augmenter en mérites.

citiae proportionem, ut Deus impleat hominis voluntatem in salvatione alterius » (*Sum. theol.*, I^{a} II^{ae}, q. 114, a. 6).

(1) Cf. note précédente. A *In Sent. IV*, d. 45, q. 2, a. 1, sol. 1, et *Sum. theol.*, I^{a} II^{ae}, q. 114, a. 9, ad 1^{m}, S. Thomas limite ces possibilités à celles de la *prière*.

(2) « Je me { sanctifie / sacrifie } moi-même pour eux, afin qu'ils soient, eux aussi, sanctifiés en vérité » (Jean, XVII, 19).

Par contre, nous pouvons véritablement satisfaire *pour* les autres, c'est-à-dire *à leur place*. Le Curé d'Ars le savait qui, imposant à de gros pécheurs une légère pénitence, ajoutait : « Je ferai le reste. » C'est le geste éternel des grands constructeurs de l'Église de Dieu, depuis celui qui a écrit : « Je me réjouis dans mes souffrances pour vous et je parfais ce qui manque aux épreuves du Christ dans ma chair, pour son corps qui est l'Église » (Coloss., I, 24).

Essentiellement religieux, plus sensible, par conséquent, aux réalités de la grâce qu'aux exigences de la stricte justice, le sens chrétien envisage dans la Communion des saints plutôt l'obtention de la grâce que la satisfaction. Il se confie aux mérites des saints, se contentant d'expérimenter leur efficacité sans se mettre en peine de savoir si elle tient à la rigoureuse justice ou aux convenances de l'amitié. Il ne faudrait pas pour autant méconnaître la grandeur très religieuse de la satisfaction : cette grandeur tient en ceci que la satisfaction est une œuvre de l'homme faite *pour Dieu*, pour que la justice de Dieu soit reconnue et que l'ordre, par le fait même, soit accompli. Loin d'exprimer le crainte de la punition et le désir de se prémunir contre la Justice, le sens chrétien de la satisfaction naît d'une sainte passion pour l'ordre selon le saint vouloir et la souveraine justice de Dieu.

Le Saulchoir, Toussaint 1934.

fr. M.-J. Congar, O. P.

La prière créatrice

I

Pour savoir ce que la prière est réellement, nous devons l'étudier par le centre. Et sa signification centrale n'est pas celle d'un moyen spirituel par lequel on transporte les montagnes et on arrache à Dieu ses bienfaits. La prière dans son essence est une communion avec Dieu. La plus simple analogie — celle d'un rapport aimant et confiant d'ami à ami — est aussi la plus profonde.

La conception de la prière comme conversation intime et secrète de l'âme avec Dieu est négligée par beaucoup, parce qu'il leur semble que cela fait de la prière un exercice étroitement individualiste. Et il semble que nous éprouvions une singulière difficulté à croire, de nos jours, que la prière d'amitié avec Dieu soit le type le plus puissant de prière.

Pour réaliser qu'il en est bien ainsi, il suffit de lire les biographies des hommes nourris de prière. Sans aucune exception, le type de prière qui façonna leur vie et se répandit en bénédiction sur leur génération ne fut pas tant un procédé mécanique — telle l'action d'appuyer sur un bouton pour libérer à notre profit l'énergie créatrice — que la simple communion de cœur avec leur Père céleste. Pour eux, la foi qui animait leur prière ne signifiait pas d'abord la croyance en la possibilité de tourner à leur avantage de puissantes forces spirituelles, et en l'ab-

solu et l'uniformité des lois qui les gouvernent ; elle exprimait une *confiance personnelle*, croissant d'année en année, à mesure que s'approfondissait leur intimité avec Dieu.

Quand nous aurons une fois compris cela, nous réaliserons que la condition de cette prière de communion est une attitude droite de l'âme. Comme dans l'amour ou l'amitié humains, ce n'est pas la perfection morale qui est d'abord exigée. L'âme la plus déchue peut entrer dans le royaume magique ; qui a jamais aimé ou fut jamais aimé uniquement par raison d'excellence morale? Cependant l'âme qui veut connaître le secret de l'amitié doit posséder des dispositions morales et spirituelles nettement définies. Elle doit être pure de préjugés ou d'idées préconçues, et elle doit avoir le regard tout tourné vers l'ami. Un homme qui approche de son ami, plein à éclater de ses opinions propres et de ses préoccupations, et qui ne voit en lui que celui qui lui donne l'occasion bienvenue de s'exprimer lui-même, n'ira jamais plus loin que l'enceinte extérieure du temple. Celui-là non plus qui s'embarrasse de mille soucis et intérêts divergents, n'apprendra jamais à épeler juste le nom d'ami : il ignorera toujours le secret profond de la prière.

II

Ainsi, nous rencontrons, au seuil même de la prière, une exigence morale. L'amitié avec Dieu suppose au préalable les premières manifestations d'une sincère humilité et d'une simplicité fondamentale d'intention. Sans humilité, c'est-à-dire sans vérité, il ne peut y avoir aucune force dans la prière.

Nous avons tendance à nous griser de l'idée de force.

C'est pourquoi les définitions de la prière en termes de force nous séduisent si vivement. Mais nous ne réalisons pas que toute force réelle est fondée sur l'humilité. Nous continuons à reléguer l'humilité dans les pâles phalanges des vertus passives ou des grâces d'ornement, tandis qu'en son légitime développement c'est une vigoureuse et martiale qualité. L'humilité, en fait, est simplement un sens de la réalité et de la mesure. Elle a pour principe la connaissance de la vérité sur nous-mêmes, et sur Dieu. « La raison pour laquelle Dieu est un si grand Amant de l'humilité », dit saint Vincent de Paul, avec sa franchise caractéristique, « c'est parce qu'Il est le grand Amant de la vérité. Et l'humilité n'est rien autre que la vérité, tandis que l'orgueil n'est que mensonge ». Le même témoignage fut rendu par sainte Thérèse de Lisieux mourante, dont une religieuse vantait l'humilité. — « Oui », assura-t-elle, sans aucune trace de ce dénigrement de soi qui est une forme de l'orgueil inverti, « car il m'a toujours semblé que l'humilité est simplement la vérité. Je ne sais pas si je suis humble, mais je sais bien que mon âme a toujours cherché la vérité. Oui, j'ai compris l'humilité du cœur ». Humilité veut dire parfait équilibre. Elle représente la vie rayonnante autour de son centre rationnel. Elle signifie que l'âme a trouvé son niveau dans le monde de la réalité. Tout homme qui trouve son centre en lui-même est sur le chemin de la folie, est déjà, en fait, à demi fou.

La moitié au moins de ce que nous appelons à tort humilité, particulièrement cette habitude de s'accuser, de s'abaisser, qui passe pour être un sens aigu de la faute, est le fruit de l'obsession de soi. La dépression chronique et la mélancolie qui accompagnent certain type de tempérament religieux sont simplement des manifestations d'un orgueil en morceaux. Nous sommes désappointés à

notre sujet, non pas parce que nous sommes humbles, mais tout au contraire parce que nous avons une trop haute opinion de nous-mêmes et sommes blessés dans notre orgueil. Nous sommes irrités, dit saint François de Sales, parce que nous nous sommes irrités; impatients de nous être impatientés. Ce n'est point par ses rodomontades qu'on dépiste le plus sûrement l'orgueil, mais par sa tendance à se transformer bien vite en amertume et en dépression. L'âme vraiment humble prend ses fautes tranquillement et repart dans la confiance et l'espoir. Car l'humilité ne s'attarde pas en la contemplation de soi, mais dans la vision de Dieu.

S'approcher de Dieu dans une humble prière, c'est savoir ce que c'est que d'être une créature et d'avoir un Créateur. Cela semble la plus élémentaire des banalités, mais toute la philosophie de la prière y est cependant enclose. Venir à Dieu comme à la Source de notre être, l'Inspirateur de nos prières, le grand Soutien, sans le bras secourable de qui nous retombons nécessairement au néant, combien cette attitude est éloignée de celle qui est habituellement nôtre quand nous nous rapprochons de Lui! Nos prières sont rendues stériles par notre sentiment du « moi ». Quand nous ne sommes pas paralysés par le doute, nous sommes préoccupés par l'énumération de nos infortunes et de nos griefs, de nos aspirations et de nos ambitions. Nous avons tendance à oublier que c'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être, et à nous approcher de Lui comme si nous étions venus argumenter et plaider avec quelqu'un de semblable à nous et seulement « plus grand ». Et quand on nous rappelle que la vérité est tout autre, que la prière est comme le retour à la source des eaux qui en avaient jailli, l'offrande d'un sacrifice qui est comme celui d'Abraham, « fourni par le Seigneur », nous répliquons que

tout ceci appartient à l'idée ancienne qu'on se faisait de Dieu, tel un despote oriental avec droits absolus sur ses sujets.

Mais n'y a-t-il pas, dans la forme la plus haute de l'amitié humaine, quelque chose qui l'apparente à cet humble sens de dépendance? L'amour n'est-il pas un sacrement que nous devons recevoir à genoux? Nous venons à l'ami de notre cœur, et en lui ouvrant notre âme, nous réalisons que nous lui donnons quelque chose qui lui appartient. Cette impulsion d'amour, cette noble aspiration, ce nouvel aperçu sur la vie, c'est lui qui crée tout cela. A mesure que nous nous initions au mystère de l'amitié, nous découvrons que notre ami n'est pas seulement « un autre »; il ne nous parle pas du dehors, mais de l'intime de notre être. Il est en nous, et nous en lui. Son influence est profondément mystique; seule l'affinité de tempérament ne peut expliquer l'amitié à sa plus haute puissance. Bien profond, dans l'abîme mystérieux de l'être, fut tissé le lien qui liait l'âme à l'âme. Mon ami me crée et me recrée. En lui, j'arrive à connaître mon moi réel. Et ce qui est vrai de façon limitée de l'amitié humaine, l'est absolument de la communion de l'homme avec son Créateur, car l'acte même de la Création n'est pas autre chose que la manifestation de l'Amour infini. Dieu nous a donné l'être par la force de son amour, et en Le reconnaissant comme notre Créateur, nous ouvrons le plus intime de nous-mêmes à l'Ami dont l'amour est force créatrice, et dont la puissance est effusion d'amour.

Dès notre naissance son influence créatrice, et qui nous communiquait sa force, nous enveloppait, et, dans la prière d'humilité, nous ouvrons consciemment nos cœurs à la Puissance qui œuvrait en nous dès nos tout premiers jours, sans notre consciente collaboration. Nous accueillons l'Amour qui accède aux sources les plus secrètes de

notre être, et exposons à nu nos secrets devant cette Sympathie qui nous connaît comme nous ne pourrons jamais nous connaître. Le reconnaissant comme la « lumière-maîtresse de notre vision », nous nous reconnaissons aveugles. Apercevant un reflet de la beauté de sa Sainteté, nous voyons nos taches et nos souillures. Entendant la voix de l'Amour qui se donne, la honte et la misère de notre âme implorent la rédemption. Prosternés de crainte respectueuse et de repentir devant le Juge tout-puissant, nous connaissons le secret de la suprême amitié. C'est là le grand paradoxe de la prière chrétienne.

Et le cœur qui désire la suprême amitié ne doit pas être divisé dans ses aspirations. La grâce de la prière est la grâce de l'unique regard. Quand nous lisons la vie des saints, nous sommes surpris de cette sorte de vaste loisir s'alliant à une remarquable efficacité d'action. Ils ne se pressaient jamais. Ils n'accomplirent relativement que peu de choses. Des choses pas nécessairement frappantes ou importantes. Et ils se soucièrent très peu de leur influence. Cependant, ils semblaient toujours atteindre le but; chaque parcelle de leur vie rendait; leurs plus simples actions avaient une distinction, une délicatesse qui révélait l'artiste. N'allons pas en chercher très loin la raison. Leur sainteté tenait à leur habitude de rapporter à Dieu leurs plus humbles actions. Ils vivaient en Dieu. Ils agissaient purement par amour pour Dieu. Ils étaient aussi dégagés de l'introspection que de la tendance à se faire l'esclave de la bonne opinion des autres. Dieu voyait, et Dieu récompensait : qu'avaient-ils besoin d'autre chose? Ils possédaient Dieu, et se possédaient eux-mêmes en Dieu. De là l'inaliénable dignité de ces douces et calmes figures qui semblent produire des effets si merveilleux avec de si humbles matériaux.

Mais nous, aujourd'hui, c'est à peine si nous nous pos-

sédons jamais. Nos cœurs sont sans trêve agités par la multitude disparate de nos imaginations et de nos désirs. Nous appartenons aux mouvements et aux causes auxquels nous nous intéressons, tandis que c'est eux qui devraient nous appartenir si nous étions vraiment au Christ, comme le Christ est à Dieu. Nous n'attendons plus Dieu, à tous les tournants; nous sommes trop pressés et distraits pour une telle attente. Les devoirs que nous nous imposons à nous-mêmes se pressent sur les pas les uns des autres, et quand nous nous étendrons pour notre dernier repos, nous aurons conscience qu'avec toute notre activité nous avons très peu accompli. Car il nous manque ce cœur défendu, cette grâce de sacerdotale discrétion qui dit : Je me garde pour Dieu; je considère les autres choses dans l'amour et pour l'amour de Dieu... » Aussi longtemps que nous viendrons à la prière divisés en une multitude d'intérêts que nous n'avons jamais placés jusqu'à cette heure sous la lumière de Dieu, embarrassés de mille et une opérations poursuivies sans aucun souci de la volonté divine, c'est encore nous-même que nous chercherons, quelle que soit la véhémence de notre appel vers Dieu.

L'amitié suppose un cœur dégagé de lui-même. La suprême amitié exige une unicité de dévotion, une simplicité et une perfection d'intention envers Dieu qui signifie liberté et force. C'est de la pureté d'intention que nous avons besoin. Quand cette intention est non seulement droite, mais pure, résolue et logique dans son amour, l'énergie créatrice de Dieu inonde l'esprit. Toute la vie est ordonnée à nouveau sur un plan divin, et désormais porte le sceau d'une distinction surnaturelle. Nous savons comme le dévouement absolu à un grand idéal, ou plus fortement encore à une personne aimée, simplifie et unifie la vie. Et pour l'âme complètement penchée sur Dieu,

les mille soucis irritants et les ennuyeux problèmes qui déchirent la vie des autres cessent tout simplement d'exister. L'accessoire une fois submergé, l'âme est libre de se donner à cela seul qui importe. La vie devient désormais triomphalement effective. Ce n'est plus l'heureux terrain de chasse des impulsions fantaisistes ou des futiles efforts. C'est le théâtre de l'activité divine, la sphère du pouvoir créateur. Sa circonférence est gouvernée du centre.

III

Peu importe comment nous abordons le sujet, pourvu que nous arrivions à l'étreindre vraiment. Tôt ou tard, nous verrons que les multiples questions et difficultés qui se pressent autour de la vie de prière peuvent se réduire à cette seule urgente question : Dans quelle relation sommes-nous par rapport à Dieu?

C'est la question que nous sommes portés à esquiver, mais qui, Dieu merci, refuse d'être réduite au silence. Elle persiste à travers toutes les évasions philosophiques et les subtilités théologiques, à travers tous les doutes intellectuels et les problèmes moraux. Il y a nombre de difficultés fortes au sujet de la prière, et il nous faut les affronter; mais dans notre lutte avec elles, nous nous rendrons compte qu'elles ne sont pas fondamentales, et que leur résolution dépend de notre attitude en face d'un problème plus profond.

Exposons-le très nettement. La réelle question en jeu est de savoir si nous avons avec Dieu cette qualité de relation qui est la seule base de la prière la plus haute et la meilleure. Nous ne nous occupons pas ici du besoin universel de la prière. Nul ne peut douter un instant que le cri arraché à l'âme angoissée et en urgent besoin — la

prière de parents pour leur enfant mourant, l'imploration de ceux qui sont rassemblés autour d'un lit de malade, l'exclamation inarticulée d'une âme soudain mise en face de son péché — ne soit une vraie prière et qu'elle n'atteigne aussitôt le cœur de Dieu. Ce qui nous occupe, c'est la prière chrétienne dans toute sa force; la prière de foi qui transporte les montagnes; la prière d'intercession qui se dresse entre un peuple et le châtiment, jusqu'à ce que la peste cesse; la prière qui fait le saint et le voyant; ce haut commerce avec Dieu qui est de l'énergie créatrice concentrée.

A mesure que nous considérons la prière à ce niveau où elle devient un canal de pouvoir créateur, la plupart des difficultés qui environnent ses aspects les plus élémentaires seront résolues; et ce ne sont pas les plus communes, mais les plus rares formes de prière qui représentent la normale. Les formes inférieures — le cri instinctif du besoin — sont des exemples de développement arrêté, et il est aussi injuste de mesurer la prière d'après elles, que de juger de la force du corps humain en observant un malade. Ce n'est pas le cri d'épouvante de la soudaine angoisse, mais le calme et confiant abandon de la foi, qui est l'attitude normale de l'âme en prière. L'exemple classique est, non pas la prière exaucée de la mère dont l'enfant est épargné, mais la prière en apparence inexaucée de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers. Nous voyons que la prière, loin d'être une fastidieuse demande renouvelée, fondée sur une enfantine conception de Dieu, est la forme la plus haute et la plus dynamique d'action réciproque entre l'humain et le divin. C'est toute la personnalité — intelligence aussi bien que sentiment et volonté — se faisant force pour entrer en rapport d'intimité avec le Seigneur de toute vie. C'est l'homme concevant pleinement sa haute destinée et se tendant vers elle. Ce n'est

pas seulement une des plus nobles et des plus productives activités de l'âme, à la fois la plus intensément individuelle et la plus socialement compréhensive, mais la source et la consommation de toute noble activité.

L'habitude néfaste d'opposer la prière et l'action est profondément ancrée dans l'esprit moderne, et quand nous entendons définir la prière comme une succession d'actes vitaux, nous persistons à prendre cela pour une simple figure de réthorique. Le vieux préjugé contre l'état contemplatif survit en dépit de nos tout récents engouements pour les étranges théories de la « pensée-force », des « courants psychiques », et la prière soutenue est toujours regardée par la majorité des gens raisonnables comme bonne seulement pour les malades ou ceux qui sont coupés de toute vie active.

Mais, au moment où nous nous efforçons honnêtement de toucher la signification centrale de toute activité bienfaisante, nous trouvons que son sens fondamental est identique à celui de la prière. Argumentons autant qu'il nous plaira, les saints avaient raison. La source centrale de toute activité vraiment bienfaisante est la prière. Celui qui se contente de prier, s'il prie la prière de communion avec Dieu, est plus réellement un bienfaiteur de la race que celui qui dote une crèche, et le temps viendra où, remontant à la source des grandes entreprises philanthropiques, on la découvrira dans les prières de pauvres et humbles gens que le monde s'accordait à mépriser. Rien de bien ne viendra à l'homme, si ce n'est par l'union de l'homme avec l'énergte créatrice de. Dieu — une union qui est inconsciemment en germe dans toute âme enflammée d'amour et de compassion, et consciemment réalisée dans la prière de communion. — Le Père Baker avait raison d'avancer que le bien-être matériel de l'État aussi bien que celui de l'Église dépendait plus largement qu'on

ne l'imagine de l'homme de prière que le monde ignore. « Ces dévotions inexprimables auxquelles de tels êtres se livrent, et dans lesquelles sont tacitement compris les besoins de toute l'Église, ont bien plus de poids auprès de Dieu que les tentatives agitées et les prières de dix mille autres. Quelques-uns seulement de ces serviteurs de Dieu, secrets et inconnus, sont comme les chars d'assaut et la cavalerie, la force et la défense des royaumes et des églises dont ils sont les membres. »

Une telle prière, prière qui change à la fois l'homme qui prie et le monde dans lequel il vit, ne se réalise pas sans effort concentré. Elle exige un abandon d'âme, une soumission qui nous amène au cœur le plus profond de la religion. Opérer ce renoncement, c'est devenir grand-prêtre des divins mystères. Mais tandis que certains passent comme un éclair, pour ainsi dire, de la place du marché, au Saint des Saints, le plus grand nombre doit traverser les portiques extérieurs et s'attarder au lieu de la préparation.

É. Hermann.

Au service intime du Seigneur Jésus

Les âmes sont appelées à servir et à glorifier Notre-Seigneur de façons bien différentes : quelques-unes par des actions d'éclat, par des vertus héroïques hautement manifestées au dehors; d'autres par une vie non moins héroïque, mais cachée aux regards des hommes.

Certaines sont appelées au service exclusif et très intime du Seigneur Jésus... Elles sont plus attentives au moindre de ses désirs que la servante dévouée aux mains de sa maîtresse.

L'attention au moindre désir du divin Maître

Le regard de l'âme ne peut alors se détacher de celui de son Seigneur, et il s'ensuit que par tous ses mouvements elle tend à se conformer pleinement à Lui. Elle ne peut pour ainsi dire plus avoir de vues propres, mais uniquement celles qu'elle lit dans le divin regard de son Bien-Aimé.

La moindre manifestation du moindre de ses désirs est pour cette âme un ordre... Rien ne peut l'en détourner. Elle donnerait sa vie et mille vies pour se conformer le plus complètement possible à toutes ses volontés.

Elle, personnellement, n'a plus de volonté; mais ce n'est pas de la mollesse, de la pusillanimité, ni insuffisance de caractère, car on la voit poursuivre avec une

ardeur que rien n'arrête le bon plaisir de Dieu, qui lui est manifesté de différentes façons.

On dirait qu'elle n'a plus de volonté, parce que la sienne propre est comme fondue en celle de son Dieu; elle est tellement identifiée à la sienne qu'elle ne peut pour ainsi dire plus rien vouloir, ni désirer en dehors des volontés très saintes de son Maître.

La dépendance continuelle, à laquelle l'oblige ce service très intime du Seigneur Jésus, ne lui apporte ni contrainte, ni peine. L'âme connaît et sent toute la rigueur de l'obligation où elle se trouve de ne jamais distraire son attention de son Seigneur, mais elle expérimente en même temps combien « *son joug est doux* ».

L'âme connaît tout l'honneur de ce service intime et préférerait supporter toutes les souffrances possibles, plutôt que de le perdre.

Jusqu'où va ce service inspiré par l'amour?

L'amour qui inspire cette fidélité et en découle est si suavement embaumé, que l'âme, tout en se sachant servante et esclave aux pieds de son Maître, est en même temps appuyée et toute reposée sur son divin Cœur et se surprend parfois lui parlant d'égale à égal.

Et non seulement Lui, le Seigneur de toutes choses, Il ne réprouve pas cette hardiesse, mais — mystère d'amour — Il la veut et, en quelque sorte, l'exige.

Cette âme, mise ainsi au service des tendresses du Cœur de Jésus, participe très intimement à ses souffrances, et cela avec la conviction très sentie qu'il s'agit là pour elle du simple accomplissement d'un devoir d'état...

Comme la reine porte la couronne du Roi, elle ne peut s'étonner de porter celle de son Seigneur faite d'épines;

elle ne l'échangerait contre aucune autre; de même, elle se réjouit de partager son sceptre d'humiliations et tout ce qui a fait de Lui le Roi des martyrs.

L'obscurité douloureuse qui fait coopérer au salut des âmes

De temps à autre pourtant ces âmes se plaignent de douloureuses et fortes tentations contre la foi.

A la suite de cette plainte, il arrive qu'en regardant la Sainte Hostie une clarté les pénètre, leur donnant l'expérience d'une foi si vive, si translucide, que c'est presque l'évidence. Alors Notre-Seigneur leur fait entendre : « Ne m'as-tu pas demandé une part de ma Passion? Choisis : veux-tu la joie d'une foi sans ombre, te ravissant et t'inondant de délices, ou veux-tu l'obscurité, la souffrance, qui te fera coopérer au salut des âmes? » Notre-Seigneur les invite à choisir *très librement*; mais comme irrésistiblement elles abandonnent la joie et choisissent la souffrance avec toutes ses obscurités..., pour que la lumière, la sainteté, le salut, soient donnés à d'autres.

Le Seigneur si bon leur fait comprendre que Celui à qui elles se prêtent, pour souffrir à sa place, *sait*, *peut* et *veut* les récompenser magnifiquement dès ici-bas.

La vue de l'endurcissement des cœurs

Il arrive par suite que ces âmes sont accablées de grandes souffrances morales et comme englouties et submergées en des peines inexprimables.

Le péché, la méchanceté quelquefois obstinée des hommes, l'endurcissement des cœurs, leur apparaissent, et semblent les envahir et les torturer.

L'enfer, à certaines heures, semble déchaîné pour leur arracher un acte de désespoir, et les convaincre qu'après la mort c'est, pour elles, ou le néant absolu ou la perte éternelle.

Elles luttent sans arrêt pendant des heures, craignant de n'y pouvoir tenir. Des objections sans cesse répétées, auxquelles elles n'avaient pas pensé, obsèdent leur esprit, qui, de plus en plus alarmé, ne sait où se fixer. Elles sont comme jetées aux fauves dans l'arène; la lutte est terrible.

Par ce qui leur reste de volonté, elles s'attachent au pied de la Croix de Jésus, et elles y restent tout endolories, jusqu'à ce que, pacifiées, elles se reposent près du Seigneur.

Beaucoup d'appelés à l'intimité divine; peu y répondent

A ces âmes le Seigneur Jésus fait entendre qu'il voudrait être plus aimé de ses amis, de ceux qu'il a invités à son intimité sainte et dont la vie plus ou moins défectueuse les empêche de dépasser le vestibule et de pénétrer dans la chambre nuptiale du divin Roi. Il y a beaucoup d'appelés à cette divine intimité, mais combien peu y répondent! La peine que fait à Notre-Seigneur l'infidélité de la foule n'est rien à côté de celle qui lui vient des fautes et des indélicatesses de ses amis. Oh! comme le Cœur de Jésus y est sensible!

Ces âmes entrevoient la gravité, l'énormité des fautes commises par plusieurs de ceux qui ont été comblés de grâces, et quelle réparation il faudrait. Mais si peu veulent partager les souffrances de Notre-Seigneur! — D'où leur désir d'une plus grande fidélité. Coûte que coûte il faut suivre le Maître jusqu'au bout.

Vif désir d'un amour plus fort

Lorsqu'elles avancent, il est parfois donné à ces âmes de contempler l'étonnante splendeur de la grâce sanctifiante, germe de la vie éternelle, principe des vertus et des dons. Cette semence divine leur apparaît plus ou moins belle suivant l'intensité de l'amour de Dieu qui dérive d'elle. Elles pressentent la béatitude parfaite et sont dans l'admiration devant la vie débordante des saints du ciel. Elles aspirent alors ardemment à une grande augmentation de charité, et se portent vers la blessure du Cœur sacré du Sauveur, pour y boire à longs traits cette vie de grâce et d'amour.

Alors le Seigneur Jésus leur fait entendre que boire ainsi à la plaie de son Cœur et recevoir la couronne d'épines vont ensemble. Un ardent amour les envahit, il est leur force, et elles s'abandonnent avec la plus absolue confiance au Sauveur pour le suivre en sa Passion jusqu'où il voudra les conduire, pour le salut des pécheurs. Il leur laisse de plus en plus entendre qu'il attend d'elles l'amour du mépris, et une destruction complète, comme celle du grain de froment mis en terre, qui doit mourir pour porter beaucoup de fruit. Elles connaissent de nouvelles obscurités, d'où jaillit pour d'autres la lumière, de nouvelles humilitations, parfois des profonds abaissements, au milieu desquels l'amour grandit de plus en plus dans leur cœur jusqu'à leur dernier soupir. Telle est la vie de ceux qui sont appelés au service intime du Seigneur Jésus.

F. DE J.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

L'héroïcité de la vertu chez les enfants

I. — Anne de Guigné

On a publié, ces derniers temps, d'excellentes études sur la vie intérieure des enfants (1). Nous voudrions souligner ici quelques traits relatifs à ce qu'est chez eux l'héroïcité des vertus, en prenant surtout des exemples dans la vie d'Anne de Guigné (2).

L'héroïcité de la vertu, selon Benoît XIV (3), pour être prouvée, requiert quatre conditions : 1° la matière, objet de la vertu, doit être ardue ou difficile, au-dessus des forces communes des hommes; 2° les actes doivent être accomplis promptement, facilement, 3° avec une certaine joie, celle d'offrir un sacrifice au Seigneur, 4° assez fréquemment, lorsque l'occasion s'en présente.

La première de ces conditions montre que l'héroïcité des enfants est relative à leur âge, à leurs forces, à celles qu'ils manifestent communément. Si certains grands sont très petits, il est des petits qui, par leurs vertus, sont déjà très grands. L'Écriture dit : « *Ex ore infantium*

(1) Cf. en particulier *Études Carmélitaines*, avril 1934, *L'Enfant et la « Voie d'Enfance »*, par le P. Bruno de Jésus-Marie, C. D.

(2) *Anne de Guigné*, par Étienne-Marie Lajeunie, O. P. Éditions du Cerf, Juvisy. — *La Vie Spirituelle*, mai 1931, p. 177 et suiv. : Un témoignage sur la vie et les vertus d'Anne de Guigné.

(3) *De Servorum Dei beatificatione*, l. III, c. 21 et sq.

et lactentium perfecisti laudem : Par la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle, Seigneur, tu t'es préparé une louange » (Ps. VIII, 3). Jésus le rappela aux princes des prêtres et aux scribes qui s'indignaient d'entendre les enfants crier dans le Temple : « Hosanna au fils de David » (Matth., XXI, 16) ; et si la foi des petits est, certains jours, un exemple pour les grands, il faut en dire autant de leur confiance et de leur amour.

*
* *

Pensons ici à ce que peut et doit être, selon la pensée et la volonté de Dieu, l'héroïsme d'un chacun, aux divers âges de la vie et dans les conditions les plus différentes. Il convient d'être attentif non pas seulement à ce qu'on enseigne, mais à ce qu'on devrait enseigner pour être parfait chrétien. Il faut aussi se rappeler que le sacrement de confirmation fait déjà d'un enfant un soldat du Christ. On ne doit pas oublier non plus comment les enfants entendent l'héroïsme et comment, la plupart du temps, quand ils le pratiquent, ils ne sauraient le dénommer. L'enfant, quand il est héroïque, l'est avec simplicité, sans parade ; sa simplicité rappelle celle de Jésus dans la sainte famille de Nazareth.

Il convient aussi de remarquer que, dans l'innocence de l'enfant baptisé, le Saint-Esprit n'a pas grand'chose à purifier avant de communiquer sa lumière de vie et sa force attirante. Il y a bien certaines des suites du péché originel, qui sont comme des blessures en voie de cicatrisation après le baptême ; mais elles ne sont pas envenimées par les péchés personnels réitérés. L'enfant en état de grâce, tant qu'il ne pèche pas personnellement, est en contact direct avec la sainte Trinité qui habite en lui ; son âme est comme un diamant, qui doit encore certes être taillé, mais qui est pour ainsi dire sans scories. Les purifications si douloureuses, nécessaires dans la

mesure de leurs égarements aux chrétiens qui ont péché, le Saint-Esprit en dispense l'enfant fidèle à la grâce dans l'accomplissement des devoirs de son âge. Alors nous le voyons s'élever... ; il se laisse porter, non plus par sa mère, mais par la grâce du Tout-Puissant. Encore faut-il *vouloir* se laisser porter ou conduire. L'enfant, moins encombré de choses à sacrifier, plus libre, plus pur en ses intentions, y peine moins que l'homme souvent.

La communion précoce porte parfois des fruits d'héroïsme dans l'âme de ces petits. La confirmation apporte une nouvelle floraison de grâces ; on constate parfois un bel épanouissement des sept dons dans l'âme enfantine, d'autant que l'enfant ne raisonne pas encore de façon méthodique et compliquée, et qu'il va à la vérité tout simplement comme par intuition.

⁂

Chez les meilleurs d'entre eux on remarque l'élévation relative des vertus théologales. Comme l'enfant, conscient de son ignorance et de sa faiblesse, est naturellement incliné à croire à ce que lui disent son père et sa mère, à avoir confiance en eux, à les aimer non seulement pour leurs bienfaits, mais pour eux-mêmes, il est aussi porté par la grâce du baptême à croire à la parole de Dieu, qui lui est transmise par sa mère, puis par le prêtre qui l'instruit, il est aussi incliné à avoir confiance en Dieu et à l'aimer pour lui-même. Il vit à sa manière des trois vertus théologales, avant de réfléchir à la nécessité des vertus cardinales de prudence, justice, force et tempérance. Dans la prière du matin et du soir, ce sont des actes de foi, d'espérance et de charité qu'on lui fait faire. S'il est fidèle, il les fait chaque jour un peu mieux.

Plus tard, quand les sens s'éveilleront, et quand il devra entrer en relation avec les hommes, il verra la nécessité des vertus morales qui disciplinent les passions

et qui règlent nos rapports avec autrui d'une façon juste et équitable. Alors peut-être, frappé par l'importance de ces dernières vertus d'ordre humain, il donnera moins d'attention à celles beaucoup plus hautes qui unissent notre âme à Dieu. En perdant de sa naïveté enfantine, il perdra peut-être aussi quelque chose de son intimité avec Dieu ; il ne prendra pas assez garde que, plus nous avançons, *et moins nous devons être enfants avec les hommes, plus nous devons devenir enfants de Dieu*, par le progrès de la vie de la grâce, par la conscience de notre dépendance à l'égard de notre Père du ciel, par l'intimité toujours croissante à laquelle il daigne nous appeler; finalement nous devons rentrer pour ainsi dire dans le sein de Dieu ; les élus au ciel sont *in sinu Dei*, un peu comme le Fils unique qui est *in sinu Patris* (Joan., I, 18).

La simplicité de l'enfant l'aide à entrer dans les hauteurs de Dieu, par la foi, l'espérance et l'amour.

La foi

Il croit volontiers aux choses du ciel, tout en demandant à voir et à comprendre autant qu'il le peut. Il ne tarde pas à saisir que ces grands mystères ne se voient point encore ici-bas, qu'il faut y croire, et de tout son cœur *il veut y croire*, et, s'il est docile, il y croit toujours plus fermement.

Cette persévérance dans la foi qui s'approfondit est une rare merveille chez certains enfants. Seule la grâce divine peut les porter à croire fermement de si grands mystères, invisibles et incompréhensibles, à y donner une attention non seulement passagère, mais soutenue et toujours plus pénétrante.

On le voit dans ce qui a été comme le point de départ de la vie intérieure d'Anne de Guigné. Ce fut cette vérité fondamentale soigneusement notée dans son carnet spi-

rituel : « *Il faut sauver notre âme, elle retournera à Dieu son Créateur. Notre corps vient de la terre, mais notre âme vient de Dieu.* » Vérité élémentaire pour tout chrétien, mais sur laquelle cette enfant revient toujours en s'entretenant avec Notre-Seigneur. Elle écrit au début d'une retraite en avril 1921 : « *Plus je lui parlerai, plus il me répondra.* Il va me parler par le prêtre, par les avis qu'il va me donner. Là où Il me parlera surtout, c'est au fond de l'âme par sa grâce. Le bon Dieu me dira : Je te veux plus obéissante, je ne te veux plus vaniteuse. Si tu l'es déjà à ton âge, que sera-ce plus tard? » Elle note ailleurs : « *Il faut avoir un grand respect de la présence de Dieu.* Il faut respecter Dieu et ses parents... les aimer de tout son cœur, leur rendre autant de services que possible, leur obéir, et faire tout ce qu'ils veulent. » Elle accueille avec joie, et même avec enthousiasme, l'idée d'aller au catéchisme pour s'instruire des vérités de la religion.

La difficulté de la foi ne vient pas seulement de son obscurité, mais aussi de son caractère pratique, lorsqu'elle demande de consentir à des sacrifices, par exemple à accepter la maladie et les souffrances qui se prolongent. Bien vite l'enfant dira : « C'est assez ». Il a peine à croire que le bon Dieu veuille sa souffrance comme occasion de lutte et d'amour plus généreux. Il a besoin d'une volonté courageuse, et surtout de lumière et de force divines pour se ressaisir.

La première grande douleur pour Anne de Guigné fut la mort de son père. La manière surnaturelle dont elle l'accepta, comme le montre son biographe, fut pour son âme l'entrée dans une vie nouvelle : par la foi elle commence à vivre de la pensée de l'au-delà et à voir d'en-haut la vie présente. Dès lors cette enfant, armée d'une grande volonté, se plie, lutte chaque jour et, en quelques mois, est comme envahie par l'Esprit de lumière, le « doux Hôte de l'âme ». Anne devient de plus en plus soumise ; elle, portée à la jalousie, veille désormais à ne plus penser qu'aux autres et dès lors ne refuse plus rien au bon

Dieu. Devenue bien malade, elle dit : « *Mon bon Jésus, tout ce que vous voulez.* » Ce *tout* dépasse la simple résignation; il est inspiré par une grande foi.

Anne, qui aime beaucoup la Sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame des Douleurs, écrit : « Debout au pied de la croix, sur laquelle son Fils était cloué, Marie pleurait... *Donnez-moi la grâce de pleurer avec vous...* » — Pourquoi pleurer? — « Parce que Jésus n'est pas assez aimé. »

Où trouver une enfant qui désire la grâce de pleurer? La lumière divine de la foi vive, éclairée par les dons du Saint-Esprit, traçait profondément le chemin où son âme avançait.

L'espérance

L'espérance n'est pas moins vive que la foi chez l'enfant profondément chrétien. Comme il a naturellement confiance en son père et sa mère, dont il se sent aimé, la grâce le porte à compter sur l'amour de Dieu, à attendre le secours de sa bonté et de sa puissance. Sous la lumière divine, il perçoit, limpidement, mais non toujours sans peine, les manifestations de l'infinie bonté. Il croit que la Providence dirige tout, que rien n'arrive sans que « Dieu l'ait voulu ou permis », il attend le secours divin, il y compte. Lorsqu'on lui dira plus tard : « le motif formel de l'espérance, c'est Dieu toujours secourable », il le saisira tout de suite, car son expérience l'aura depuis longtemps instruit de ce secours.

Quand l'heure est venue de faire certains sacrifices pénibles, de les renouveler souvent, s'il les accomplit avec une persévérance sereine et joyeuse, comme on le voit dans la vie d'Anne de Guigné, l'enfant peut atteindre à l'héroïsme. Il se manifeste précisément en ceci que l'enfant garde non seulement intacte, mais plus vive, sa confiance aimante en ce Dieu si bon, qui lui demande tant de sacrifices.

Dans la déposition de la Mère Saint-Raymond sur la vie et les vertus d'Anne de Guigné (1), on lit :

C'est son esprit de foi qui lui donnait cette grande confiance en Dieu que nous admirions chez elle : elle était vraiment très persuadée que Dieu conduit tout, que nous sommes dans sa main, que rien ne nous arrive sans être voulu de Lui, que *tout est bon* par conséquent. De là sa paix, sa sérénité, cette joie inaltérable en toutes sortes de contradictions. Car Anne n'a pas eu la vie facile qu'on pourrait imaginer. Elle avait très souvent mal à la tête, on devait interrompre ses études; elle était un temps ici, un temps ailleurs; elle devait quitter des amies, se détacher; tout cela devait lui coûter beaucoup, mais elle voyait la conduite de la Providence dans les moindres choses, et ainsi tout était bien.

C'est pour cela qu'elle aimait tant les Écritures : elle y voyait à découvert cette Providence de Dieu. L'histoire d'Abraham surtout l'avait frappée. L'Ange venant arrêter l'immolation d'Isaac, la foi d'Abraham triomphante, cela faisait battre son cœur... Elle avait si bien compris que Dieu est tout ! Aller à Lui continuellement, c'était sa vie : elle allait à Lui par toutes ses actions.

Jamais l'épreuve n'altéra la confiance d'Anne de Guigné. Lorsqu'en décembre 1921 elle fut prise de grandes douleurs de tête et du dos, son visage était livide, les muscles respiratoires paralysés. Elle ne se plaignait pas, mais gémissait doucement : « Mon bon Jésus, j'en ai assez. » Puis un sourire révélait le secours divin : « *Je suis heureuse* », disait la petite malade, heureuse de tout offrir pour les pécheurs. « *Oui, je veux bien souffrir encore!* » Elle vivait déjà ailleurs, les yeux fixés sur la patrie, sur le terme du voyage, et non seulement elle avait une très vive confiance, au lieu d'être abattue par la douleur, mais elle communiquait aux autres son espérance, et la demandait pour les pécheurs.

(1) Cf. *La Vie Spirituelle,* mai 1931, p. 184. Tous les autres traits que nous citons ici sont mentionnés dans la biographie écrite par le P. Lajeunie.

La charité

L'amour de Dieu, chez certains de ces petits prédestinés, apparaît non seulement sous la forme de la charité affective qui se repose en la Bonté de Dieu aimé pour lui-même, mais aussi sous la forme de la charité effective, agissante, qui se prouve par le sacrifice, et par un grand amour du prochain.

C'est très frappant chez Anne de Guigné; aussi parler de son amour de Dieu, c'est parler en même temps de son renoncement, de son humilité, de sa mortification, de son obéissance.

Elle a des générosités de novice carmélite. Il lui suffit d'avoir compris où est le plus parfait pour tenter de le faire; on doit même modérer son désir de se mortifier quand il devient trop soutenu.

C'est l'amour de Dieu qui la porte à la pratique des vertus : « Il faut toujours obéir », c'est un des points de son programme ; et, quoique ce soit parfois bien dur, elle y parvient admirablement. Fortifiée par la grâce de la première communion, elle se donne toute à ses petits devoirs familiaux et scolaires, petits en soi, mais grands pour elle et pour Dieu par l'intention qui la porte à les accomplir. Elle s'applique à servir les siens promptement et joyeusement. Vers l'âge de neuf ans, elle écrit : « *Nécessité pour moi de lutte quotidienne* ». Devant les petits et les grands efforts elle dit : « *Bon Jésus, je vous les offre.* » C'est là sa manière d'aller à Dieu, de faire provision de courage, de persévérance. On ne connaît plus ce que la douceur coûte à sa nature irascible : « Tout de même, c'est exaspérant... Oh! que j'ai envie de me fâcher! » Mais bientôt la grâce triomphe, et c'est la bonté qui a le dernier mot.

Elle comprend que tout offrir au Seigneur est un secours : « *Rien ne coûte quand on l'aime.* » Elle se lève promptement tous les jours, alors que le sommeil l'attire

encore; elle renonce à ses goûts, elle se prive de dessert, elle mange des mets qu'elle aime le moins; une fois elle se frotte les bras avec des orties, pour remercier Notre-Seigneur d'avoir exaucé un de ses désirs. Un autre jour, s'étant froissé un muscle du genou, elle se relève sans un cri, les yeux pleins de larmes, inquiète seulement d'avoir ému l'affection des siens : « Ne vous tourmentez pas, maman chérie, ce n'est rien; j'ai seulement beaucoup de chagrin de vous avoir fait peur. » Ceux qui ont vécu près d'elle ont pu dire : « On ne la vit jamais refuser un sacrifice. »

La religieuse qui dirigeait les enfants du catéchisme à Cannes n'a jamais remarqué en la petite fille et pendant cinq ans le moindre mouvement de vanité, sauf une fois, à quatre ans à peine. C'est là le signe d'un grand amour de Dieu.

Bien qu'elle soit portée à reprendre, à gouverner, Anne s'efface, se fait petite, heureuse quand d'aventure on l'oublie; plus heureuse encore de recevoir pour elle ce qu'il y a de moindre et de réserver de petits dons aux déshérités.

Si la grâce qui l'attire est bien puissante, l'élan avec lequel Anne correspond est des plus généreux. Une défaite la laisse humble et confiante : « C'est parce que je n'ai pas assez prié... »

A quatre ans à peine, elle accepte des cataplasmes sinapisés bien douloureux : « Ça brûle trop..., mais, mon bon Jésus, je vous l'offre. » Comme on compatissait : « Tu souffres, Nénette? » — « Oh! non, j'apprends à souffrir. » « Nous pouvons bien souffrir quelque chose pour Jésus-Christ, puisqu'il souffrit pour nous. »

Avec une conviction profonde, à neuf ans, elle déclare : « *Une vie longue est un bienfait, parce qu'elle permet de souffrir beaucoup pour Jésus.* » Il y a là manifestement une très haute inspiration du Saint-Esprit, inspiration accordée à sa docilité persévérante.

***

La continuité de sa joie, de ses persévérances — gestes effacés, ignorés, qu'elle appelait des « petits arrangements » —, de sa charité, de son union à Jésus, au milieu de son travail, de ses jeux, n'est pas moins belle que sa manière si... naturelle d'être toute surnaturelle à dix ans.

Combien de renoncements exige une pareille fidélité! « On la voit monter, comme on suit dans l'azur le vol d'un aiglon », nous disait une âme contemplative qui nous a aidé à la mieux connaître.

Sans doute, l'éducation, le milieu, favorisèrent le développement de cette belle vie intérieure, — le tout petit des catéchismes populaires doit fournir encore un autre effort pour s'affiner, s'adapter, être délicat, réservé, affable —, mais même dans ce milieu choisi la pratique continuelle de ces vertus demande une grande générosité, signe certain d'un amour de Dieu qui ne cesse de grandir.

Cette enfant avait le souci très vif de la gloire de Dieu; elle était « prête à tout souffrir pour sa foi ». Le péché blessait son cœur : « *O mon Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent pas...* » Elle sentait naître en elle la vocation du Carmel « pour la gloire de Dieu ».

Elle était attentive, surtout les premiers samedis de chaque mois, à éviter les plus petites fautes, pour être agréable à la sainte Vierge, et lui offrir ce jour-là « *mille petits sacrifices pour réparer les péchés commis contre son honneur* ». Prière, rosaire, *Ave maris Stella*, réjouissaient son cœur et l'unissaient à Jésus par sa Mère immaculée.

***

Parmi les enfants dont on a écrit la vie, bien peu, semble-t-il, ont reçu autant de grâces de recueillement, d'union à Jésus, que la petite Anne. Mais aussi elle savait faire pénitence pour les pécheurs, désirant d'un grand désir

« *des conversions éclatantes... pour que tout le monde reconnaisse la gloire de Dieu* ». Elle aimait « *qu'on lui confiât une âme à convertir* ».

En cette enfant bien équilibrée, on voit une charité rayonnante, universelle, la paix, la douceur et aussi de la gravité, qui n'empêche pas l'enjouement aux heures de récréation; on ne trouve chez elle rien d'irréfléchi.

On est particulièrement frappé de ce grand signe de l'amour de Dieu et du prochain qu'est *l'oubli de soi*. Dès les premiers jours de sa maladie, elle s'inquiète de la fatigue des siens bien plus que de son mal, et à Notre-Seigneur elle dit : « *Guérissez les autres malades.* » Jésus a dit : « Aimez-vous les uns les autres, c'est à ce *signe* qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples » (Jean, XIII, 35).

***

La vie eucharistique d'Anne de Guigné mérite une mention spéciale; c'est un autre signe de son grand amour de Dieu.

Elle ne savait pas encore lire, que déjà elle suivait la messe dans un petit paroissien en images, sans perdre un geste du prêtre (1).

Presque deux ans avant sa première communion, elle en parle beaucoup, elle demande surtout à sa mère de lui en parler (2). Elle veut à tout prix préparer « une belle demeure dans son cœur à son cher petit Jésus », et pour cela ne refuse aucun sacrifice.

Le jour de sa première communion, sa joie fut très grande; elle s'en allait de l'une à l'autre de ses petites compagnes comme dans un transport; et dans la suite si on l'avait privée de communion pour une faute, elle aurait pleuré toutes les larmes de son corps, dit Mère Saint-Raymond dans son témoignage (3).

(1) *Vie*, p. 67.
(2) *Ibid.*, p. 22.
(3) *Un témoignage...* (*Vie Spirit.*, loc. cit.), p. 195.

Elle est tout heureuse aussi de la première communion de ses sœurs; elle en jouit, elle les entraîne en les faisant vivre dans une harmonie parfaite (1).

Elle montre une grande délicatesse de conscience avant de s'approcher de la sainte table; elle demande un jour à sa mère : « Maman, n'ai-je pas été trop dissipée? » ou elle se reproche la négligence dans la prière (2).

Dès la veille elle y pense, et parfois prend son petit livre, lit les Actes avant la Communion et se prépare avec ferveur à la grande action du lendemain; elle fait part de sa joie à son institutrice (3).

Elle dit à son jeune frère : « Oh! que tu seras heureux quand le petit Jésus sera dans ton cœur! » Plus tard, en s'amusant avec lui, elle l'arrête, et lui dit avec une gravité douce : « Si nous allions faire une petite prière pour nous préparer à la communion de demain? (4) » Un autre jour, on la trouve agenouillée sur une marche d'escalier; interrogée sur ce qu'elle faisait : « Je remercie le bon Jésus, dit-elle, de ce qu'Il veut bien venir dans mon cœur (5). »

Son biographe écrit :

> Dans ses visites au Saint-Sacrement, on le voyait, elle trouvait dans le tabernacle son Dieu vivant et, quand l'Hostie rayonnait sur l'autel, son regard se fixait sur l'ostensoir avec une profondeur et une intensité si étonnantes, avec une flamme si lumineuse, que sa foi semblait toucher à la vision (6).

« Pour que la vie de Jésus croisse en moi, a-t-elle écrit, il faut que mon âme se nourrisse souvent et très souvent. » « Je veux communier aussi souvent que possi-

(1) *Vie Spirituelle,* loc. cit., p. 196.
(2) *Vie,* p. 43.
(3) *Ibid.,* p. 68.
(4) *Ibid.,* p. 70.
(5) *Ibid.,* p. 70.
(6) *Ibid.,* p. 71.

ble », a-t-elle noté encore. « *La vie de la grâce est très précieuse, et sa nourriture, qui est Jésus-Christ, est tellement belle qu'il faut la désirer de tout cœur* (1). »

Elle confie à une de ses tantes, religieuse : « J'ai pleuré ce matin parce que maman ne m'a pas permis de communier » ; puis elle ajoute : « mais je me console maintenant, on m'a appris à faire la communion spirituelle (2). »

Une amie de sa mère passe, un matin, en se rendant à l'église; l'enfant lui demande : « Voudriez-vous m'emmener? » et, la permission de sa mère obtenue, elle revient si rayonnante de bonheur qu'on ne peut s'empêcher de lui dire : « Tu désires donc beaucoup aller à la messe? » — « Oh! oui, répondit-elle, j'aime beaucoup la messe... et puis, voyez-vous, c'est une communion de plus (3). »

Durant le saint sacrifice, quand elle avait lu l'évangile du jour, elle fermait les yeux, et, la tête légèrement inclinée, les mains jointes, par un mouvement profond de son âme, elle s'absorbait complètement dans son cœur à cœur avec Jésus-Christ présent sur l'autel. La faim de son âme se trahissait dans ses moindres gestes, et quand elle revenait de la sainte table, elle était « toute perdue en Dieu », il fallait quelquefois la guider pour lui faire retrouver sa place (4).

Elle demande un jour à sa mère :

— Maman, voulez-vous me permettre de prier sans livre pendant la messe?

— Pourquoi donc?

— Parce que je sais par cœur les prières de mon paroissien et que je suis souvent distraite en les lisant, tandis que lorsque je parle au bon Jésus, je ne suis pas distraite du tout : c'est comme quand on cause avec quelqu'un, maman, on sait bien ce qu'on dit.

(1) *Vie*, p. 71.
(2) *Ibid.*, p. 71.
(3) *Ibid.*, p. 67.
(4) *Ibid.*, p. 68.

— Et que dis-tu au bon Jésus?

— Que je l'aime. Puis je lui parle de vous, des autres, pour que Jésus les rende bons. Je lui parle surtout des pécheurs.

Et rougissant un peu, elle ajouta :

— Et puis, je lui dis que je voudrais le voir (1).

On s'explique dès lors que, durant les derniers temps de sa vie, sa piété avait « quelque chose de céleste ». Après la communion, le jour de la Toussaint, quelques mois avant sa mort, elle parut transfigurée. Dans l'église, on le remarqua, et une personne quitta même sa place « pour mieux voir ce profil qui n'avait rien d'humain (2) ».

Le 28 décembre 1921, son confesseur lui dit : « Voulez-vous que je vous apporte Notre-Seigneur? » — « Oh! oui! » répondit-elle avec un accent où paraissait un désir immense (3). Quelques jours après elle mourait après avoir vu son ange gardien et en donnant un dernier regard à sa maman chérie. Une seule parole monta de tous les cœurs : « C'est une sainte (4). »

Anne de Guigné rappelle beaucoup par son amour de l'Eucharistie la bienheureuse Imelda, morte à 11 ans, pendant l'action de grâces de sa première communion.

*
* *

En lisant cette biographie, on se rappelle le principe : La preuve de la charité, de l'amour de Dieu, ce sont les œuvres des différentes vertus que la charité inspire. « *Aux fruits on peut juger de l'arbre.* » Et, sans vouloir devancer le jugement de l'Église, il est permis d'estimer qu'on trouve en cette enfant, morte dans sa onzième année, les quatre conditions requises par Benoît XIV pour l'héroïcité des vertus : 1° la matière difficile au-des-

(1) *Vie*, p. 73.
(2) *Ibid.*, p. 104.
(3) *Ibid.*, p. 111.
(4) *Ibid.*, p. 119.

sus des forces communes des enfants de cet âge, 2° la promptitude dans l'accomplissement des actes vertueux, 3° la joie d'offrir un sacrifice au Seigneur, 4° la fréquence de ces actes, dès que l'occasion est donnée.

Cela fait penser à ce que dit saint Thomas : « Au-dessus de la vertu commune, s'exerce la vertu héroïque, qui fait les hommes divins, et où l'on doit voir une inspiration spéciale du Saint-Esprit (1). »

Le récit de ces vertus doit nous porter à remercier le Seigneur qui se plaît à combler les petits et à rétablir ainsi l'équilibre dans la balance du bien et du mal, à mettre un contrepoids à tant de vilenies que l'iniquité accumule. Nous y trouvons aussi un très grand exemple, et, arrivés au seuil de la vieillesse, nous avons encore beaucoup à apprendre des meilleurs de ces petits.

II. - Autres exemples d'héroïcité manifeste

Anne de Guigné n'est pas une exception. D'autres enfants autour d'elle nous offrent des exemples pareils. Voici, dans un tout autre milieu, la fille d'un ouvrier communiste. Annette (2) perd sa mère; elle a quatorze ans, élève ses quatre frères et sœurs. La charité chrétienne l'a conquise un jour, et elle-même convertit ses quatre frères et sœurs, puis elle meurt en voulant empêcher son père de commettre dans une église un vol sacrilège.

Le père chômait; des camarades l'invitent à voler à l'église les vases sacrés... pour les transformer en lingots d'or et nourrir ses enfants. L'honnête ouvrier hésite, mais les autres raillent..., et le père d'Annette entre avec eux

(1) I^{a} II^{ae}, q. 68, a. 1, ad 1.

(2) *Petite Annette*, par Jeanne Froehlich. Apostolat de la Prière, Toulouse. 10^{e} mille.

dans le sanctuaire. Elle les suit... et s'élance sur l'un d'eux, qui rejette cet agresseur inattendu avec une telle violence que l'enfant s'abat sur le sol. Le père d'Annette accourt, reconnaît son enfant et l'emporte. Elle meurt heureuse, sous la bénédiction du prêtre, pure et radieuse victime. Le père, touché, revient au Seigneur.

***

Nous ne pouvons parler de ce sujet sans rappeler l'héroïcité de la petite Nellie, âgée de quatre ans, dont la vie bien connue fut écrite il y a quelques années (1). Torturée par la carie des os qui rongeait sa mâchoire, pour supporter ses douleurs elle serrait son crucifix sur son cœur; tandis que ses larmes coulaient, elle acceptait tout, répétant sans se lasser : « *Voyez comme le Dieu saint a souffert pour moi!* »

***

On nous communique la vie de Lucile de Senilhes, morte à quinze ans, en s'offrant pour l'Église et pour la France (2).

Avant d'en arriver à demander la souffrance, cette enfant écrivait :

Se renoncer; ne pas employer la phrase : « J'aime mieux ». — Pour conserver la paix, il faut obéir à quatre règles importantes : S'appliquer à faire plutôt la volonté d'autrui que la sienne. Choisir toujours d'avoir moins que plus. Chercher toujours la dernière place. Désirer toujours et prier que la volonté de Dieu s'accomplisse parfaitement en nous!

Elle écrit un jour après la communion :

« Fais mon bonheur, et je ferai le tien. » — Voilà, mon

(1) *Nellie*, par Fr. Bernard des Ronces, Maison du Bon-Pasteur, Paris, boulevard Pereire.

(2) Librairie Sainte-Cécile, 59 *ter*, rue Bonaparte, Paris.

Dieu, la pensée que vous m'avez envoyée ce matin dans ma communion. Et comment ferai-je votre bonheur, ô divin cœur de mon Jésus? En accomplissant fidèlement mon devoir quotidien, en vous offrant toutes mes actions, en faisant pour votre amour beaucoup de petits sacrifices, en priant pour les pécheurs, en vous faisant aimer, en ne résistant jamais aux mouvements de votre grâce.

En suivant cette voie, elle en arrive, sous l'inspiration du Saint-Esprit, à demander ainsi la souffrance.

Ma nature est si faible qu'elle se plaindra, je le crains bien, mon Dieu, si vous la faites souffrir; mais alors, Seigneur, n'écoutez pas ce que je vous dirai, et quand vous aurez commencé, ô Jésus, n'arrêtez plus; je me livre à vous; la seule chose que je vous demande, c'est de m'aider à porter la souffrance... O mon Dieu! je vous consacre mes quinze ans avec toute la ferveur de mon âme... Envoyez-moi la souffrance... augmentez le nombre des justes qui sauveront la France.

Elle mourut peu après d'une pneumonie, supportant héroïquement sans même un soupir une ponction à la colonne vertébrale faite avec des aiguilles trop courtes.

Que pèse une âme d'enfant aussi héroïque dans la main de Dieu?

* * *

En 1909 mourait aussi héroïquement en Italie une petite Guglielmina Tacchi Marconi, connue à Pise par son amour extraordinaire pour les pauvres (1). Dans les rues, elle les guettait pour venir à leur secours. A table, elle ne pouvait manger s'il leur manquait quelque chose.

Elle meurt à onze ans, torturée pendant sept mois par l'endocardite; pendant ces sept mois, pas une moue, pas un caprice. Dès le premier jour, elle, qui n'avait plus qu'une heure de paisible sommeil, se contentait de redire

(1) *Guglielmina*, 1898-1909, par Myriam de G. Paris, Lethielleux, traduction italienne : Berruti, Turin.

et avec quelle confiance : « *Tutto per amore di Gesù!* » Après sa première communion faite avant de mourir, elle resta longtemps comme en extase et mourut en disant « Viens, Jésus! Viens, Jésus! »

***

Enfin dans un livre récent : *Mes Benjamins* (1), sont rapportés des actes manifestement héroïques, accomplis par de petits enfants annamites, japonais, dont quelques-uns, déjà connus, sont morts martyrs. Nous en citerons, pour terminer, quelques-uns.

Une petite annamite, Dân, qui mourut martyre à treize ans, et dont la cause est introduite, fut emprisonnée avec sa famille, souffrit de la faim, et malgré les coups resta toujours inflexible en disant : « Jamais je ne renierai mon Dieu. » Comment pouvait-elle, sans se plaindre, supporter les innombrables coups de rotin dont on lui labourait le corps? Elle ne cessait de prier, adorant le Seigneur, le Verbe incarné, puis s'écriait : « Que l'on m'enchaîne, que l'on me mette à la cangue ou aux ceps..., ou encore, s'il me faut subir la « question », et les autres tortures, ou être cruellement suppliciée jusqu'à la mort pour la foi, je suis résolue à tout souffrir. » — On lui fit subir souvent la « question », les verges, la roue, le chevalet; on brûla l'extrémité de ses membres, on lui arracha les ongles, on coula du plomb dans ses oreilles. Elle resta inébranlable. Sur ses plaies vives on lui donnait encore des coups! Dân vit bientôt des insectes ronger ses plaies. L'enfant ne se releva plus; mais nulle plainte! et Dân quitta ainsi la terre pour le ciel.

Dans le même livre est rappelé le martyre de trois petits garçons japonais, canonisés par Pie IX en 1862. Ils étaient jaloux de mourir eux aussi martyrs comme les chrétiens. Maxime, âgé de onze ans, demanda avec lar-

(1) Par MYRIAM DE G. Aux Éditions du Foyer, Paris, 4, rue Madame.

mes d'être mis à mort. Un soldat lui donna un coup d'épée sur la tête. — Antoine, âgé de treize ans, avant d'être martyrisé, sut répondre au gouverneur qui le pressait d'apostasier : « *Combien je serais insensé de laisser aujourd'hui des biens certains et éternels pour des biens incertains et passagers!* » — Louis Ibragi, âgé de douze ans, était si petit qu'on crut en faire facilement un apostat. Mais au contraire, pendant le long et douloureux voyage qu'il dut faire avant de mourir, c'est lui qui soutenait le missionnaire, interceptant les coups en sa faveur. Il obtint du Père la permission de chanter sur la croix le *Laudate, pueri, Dominum.* Mais le religieux sur sa croix était en extase, et l'enfant, avec quelques autres, chanta le Psaume (1).

* * *

En lisant le récit des actes héroïques accomplis par ces enfants de dix à douze ans et même moins, en se rappelant les paroles sublimes que plusieurs ont prononcées avant de mourir, on trouve en eux une sagesse incomparablement supérieure en sa simplicité et son humilité à la complexité souvent prétentieuse de la science humaine. On y voit le don de sagesse à un degré éminent, proportionné à la charité de ces petits serviteurs de Dieu, grands par l'héroïque témoignage qu'ils lui ont donné jusqu'à la mort.

Rome, Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) Dans les mêmes pages, il est parlé du petit indien Charles, qui, malade et souffrant beaucoup, disait au missionnaire qui compatissait à ses souffrances : « *Oh! Père, j'aime bien quand j'ai mal, car je pense au Seigneur qui a tant souffert pour moi!* » — Le même livre cite *Deux enfants* (préface d'E. Baumann) où il est parlé de deux petits qui ont été souvent héroïques. Le petit garçon avait soif de souffrir davantage, pour que sa couronne soit plus belle. Sa sœur connut, avant de mourir, la torture de croire n'avoir encore rien fait pour le bon Dieu.

Le Père Lacordaire et Jésus-Christ

Sous ce titre assez ample, notre question peut se préciser ainsi : le Père Lacordaire a-t-il « rencontré » Jésus-Christ? D'emblée, nous posons le problème de toute une vie. Ce n'est pas sans respect : car toucher au mystère d'une âme sur qui l'emprise de l'Amour sembla se resserrer d'année en année, scruter l'attitude foncière d'un cœur en face de Jésus Crucifié et d'une intelligence en face de la Vérité qui est *quelqu'un*, et tenter par là même d'expliquer une vie, ne va pas sans éveiller de la crainte, inviter à une religieuse discrétion. Et l'on se tairait si la vision béatifiante du secret des âmes dans le secret de Dieu ne pouvait être légitimement précédée, ici-bas, par la joie et le réconfort de l'avoir pressenti. Il est bon d'apprendre de ses frères aînés dans le Seigneur — au départ pauvres et instables comme nous — comment l'on va à la sainteté.

Instable : le mot est à souligner, car il résume notre misère en face de Dieu. Instabilité dans la manière d'accueillir les événements; dans l'audience que notre cœur accorde aux créatures; et foncièrement dans le jugement que l'être tout entier porte sur le message du Christ et que sa vie doit normalement ratifier : qui est Jésus-Christ, et qu'est-ce que ma réponse engage en moi? Le remède à cette anarchie intérieure, le P. Lacordaire l'a souvent indiqué en des termes pénétrants : c'est la « rencontre » avec Jésus-Christ, « moment céleste, où, après tant de beautés qu'elle a goûtées et qui l'ont déçue, l'âme

découvre d'un regard fixe la beauté qui ne trompe pas (1) ».

Alors une question se pose avec acuité, sitôt qu'on pénètre un peu dans l'intimité du P. Lacordaire. En pleine crise de croissance chrétienne, cette âme a dénoncé douloureusement son instabilité et son besoin ; mais voici que, progressivement, la crise se dénoue, la paix divine s'étend, et qu'une amitié très douce avec le Christ Crucifié comble un désir immense : n'aurait-elle pas eu lieu, dès lors, dans sa propre vie, cette « rencontre » avec le Seigneur qui peut seule instaurer un tel ordre et décider d'une telle intimité (2), cette « rencontre » dont le P. Lacordaire parlera avec tant d'émotion, à titre impersonnel sans doute, mais en lui donnant pour effets ceux-là mêmes que nous discernons dans son âme? — Si la réponse est affirmative, notons tout de suite qu'elle peut donc prétendre à une véritable explication de cette vie; telle est notre pensée. Car au cœur d'une grandeur humaine séduisante, à la source de qualités surnaturelles très vivantes et de leur généreux mode d'expression, nous trouvons le Christ. Il est le secret de toutes les âmes sans doute, et de sa plénitude la vie découle en tous les membres du Corps Mystique; mais cette âme-là en vérité l'a *compris*, et avec une telle intensité qu'elle n'a plus rien voulu savoir que Jésus Crucifié, comme saint Paul. Elle a nommé son Seigneur, et le vouloir de Dieu fut qu'elle répétât ce nom avec ivresse aux autres hommes : « Comment vivrais-je si je ne l'aimais pas? (3) » Autrement dit, voici une âme qui a pris conscience de son secret.

(1) 5e Conférence de Toulouse. — D'un regard fixe : car « une fois qu'on a connu Dieu, rien ne peut faire envie dans le monde, même les choses les plus pures et les plus douces. » (*Lettres à deux Alsaciens-Lorrains*, Paris 1921, p. 12.)

(2) Car il y a là tout autre chose qu'une simple dévotion, même chaleureuse, comme on le croit souvent.

(3) Cf. *Le P. Lacordaire. Sa vie intime et religieuse*, par le P. Chocarne, Paris 1866, II, p. 82.

Peut-on préciser encore la question? Quand on essaye de deviner les révélations de Dieu à l'un de ses serviteurs, osera-t-on proposer des dates? Au vrai, c'est ce que l'on tente ici; et le problème semble soluble, à condition de ne pas vouloir enserrer à tout prix dans les limites de nos psychologies humaines l'insaisissable action de l'Esprit de Vie.

Pendant les premières années de son Sacerdoce, les lettres d'Henri Lacordaire sont bien faites pour dérouter le lecteur. Cette note d'instabilité que nous accusions tout à l'heure est dominante. Il a déclaré lui-même qu'il unissait « à l'imagination la plus mobile un jugement calme (1) ». Cette imagination se donne libre cours, quitte à se nourrir de hauts et graves problèmes. Cependant on a l'impression que parallèlement à ces brillantes et parfois remarquables dissertations, l'homme qui vient de déclarer : « Je suis prêtre et ne serai jamais que cela (2) », poursuit un autre travail, une enquête dont il perd parfois conscience, mais qu'un jour il a nettement définie. Deux textes s'imposent ici : « Je veux sortir de cette vie naturelle et me consacrer tout entier au service de celui qui ne sera jamais ni jaloux, ni ingrat, ni vil... (3) », écrivait-il, avec quelque lassitude pendant son séminaire. Et surtout : « Je n'ai fait qu'un pas de l'incrédulité au séminaire, et il m'a fallu du temps pour comprendre la religion et devenir un solide chrétien. Je crois l'être aujourd'hui, Dieu aidant. Ne voulez-vous pas m'accorder aussi du temps pour comprendre le Sacerdoce? Je ne fais rien sur autorité, voilà pourquoi je suis long. J'épie maintenant Jésus-Christ, et quand je l'aurai deviné, nous verrons le reste (4). »

(1) *Lettres à un ami de séminaire*, 15 juillet 1827.
(2) *Lettres* à Th. Foisset, Paris 1886, p. 170, 7 mai 1828.
(3) Lettre à Lorain. Cf. *Correspondant*, 1847, p. 837.
(4) Lettre au duc de Rohan, Issy-Vaugirard, 2 octobre 1826.

Texte décisif, où percerait peut-être l'angoisse des exigences de ce « reste », si l'intuition d'une lente et ferme emprise du Christ ne donnait tant de netteté au jugement. Il attendit le Sacerdoce avec calme (1), plus soucieux cependant de comprendre la « religion » que fasciné, comme il le sera plus tard, par le Christ-Prêtre. Ce Sacerdoce deviendra pour lui une réalité centrale, exclusive même; capital sera son rôle. A vrai dire, Henri Lacordaire n'écrirait pas encore le panégyrique du Bienheureux Fourier. Pour réaliser ainsi l'idéal du prêtre et le prix des âmes, il lui faudra « mettre du sang sur les paroles (2) » et ouvrir son cœur sans réserve à Jésus-Christ. Maintenant, c'est encore trop lui, avec son horizon limité, qui vit en lui-même; et à ce Sacerdoce qui restera le « phare » au milieu de la nuit, il ne saura pourtant pas demander toute sa lumière quand cette nuit viendra. C'est un fait : son Sacerdoce ne l'a pas contenté. Nous y verrions deux motifs : cette grâce-là demande à être vécue socialement, et le jeune prêtre de vingt-six ans se voit privé, ou presque, du contact des âmes; cette grâce-là fait aussi de celui qu'elle marque un séparé, et le pauvre cœur que nous allons voir se révolter contre la solitude n'a pas encore fait son sacrifice.

Il a retrouvé le Christ sans doute, mais cette « reviviscence » de la foi (3) se fit sans heurts; on ne peut pas parler d'une conquête. Et le P. Lacordaire ne devait pas penser seulement à son retour à Dieu, quand il faisait à Toulouse de telles confidences : « Tandis que l'âge et les

(1) Cf. une lettre pleine de sérénité, mais un peu figée de ton, à Ladey, 13 septembre 1827. Cf. *Lettres Nouvelles*, publiées par Mme V. Ladey et P. de Vyré, Paris 1895, p. 196.

(2) Cf. *Correspondance inédite*, publiée par H. Villard, Paris 1876, p. 224.

(3) « Il m'est impossible de dire à quel jour, à quelle heure et comment ma foi perdue depuis dix années reparut dans mon cœur comme un flambeau qui n'était pas éteint. » *Testament*, publié par le C^te^ de Montalembert, Paris 1870, p. 41. Certains obstacles ont simplement disparu.

moindres accidents troublent nos plus chères amitiés, l'amour de Dieu par Jésus-Christ s'alimente de tous nos malheurs et de toutes nos faiblesses. On peut le perdre au sortir de l'enfance parce qu'on ne l'a conçu que par autrui, sur les genoux de sa mère; mais lorsqu'une fois il nous est devenu propre, le fruit de notre expérience et de notre virilité, rien n'en ébranle plus en nous les chaudes certitudes... (1) » Il l'a retrouvé, cet amour, mais il ne l'a pas encore jugé en s'y soumettant totalement : aussi un douloureux désarroi précède-t-il les chaudes certitudes.

Deux crises successives provoquent ce mal et l'aggravent. La solitude, d'abord; l'action à outrance ensuite. Le jeune prêtre qui a confié son avenir à l'Archevêque de Paris reçoit l'aumônerie de la Visitation. Un jour, il aimera cette solitude qui s'accorde à un goût de son tempérament, et permet de mieux jouir de Dieu et de son Christ; aujourd'hui il s'y enferme farouchement, parce qu'un combat se livre dans son âme et que le bruit énerverait cette inquiétude. Il s'y enferme et il en souffre : « Je n'ai plus de compagnon en rien. Dieu m'a bien changé. Il a créé mille déserts autour de moi (2). » Bientôt il s'engage à fond dans l'action et donne son nom à l'*Avenir*; voici un drame plus déchirant encore. Car ne pas pouvoir absoudre des âmes ou prêcher la Vérité qui délivre n'oppresse pas jusqu'au désespoir le cœur d'un prêtre, comme le sentiment d'avoir compromis le don très pur de son Sacerdoce. « Il faut bien que je fasse de ma vie quelque chose pour Dieu... mais je ne sais pas encore ce que je deviendrai », avouait-il à Lamennais dans sa lettre d'adieux (11 déc. 1832). L'angoisse le prend alors à la gorge : « N'avais-je commis que des fautes? » et le désespoir est tout proche. Il se plaignait jadis de n'a-

(1) 5e Conférence de Toulouse.

(2) Lettre à Foisset, 19 déc. 1829, loc. cit., p. 181, et *Testament*, loc. cit., p. 48.

voir point d'amis : il en a trouvé, mais qui aujourd'hui le traitent de renégat; il avait eu, à vingt ans, le goût de la gloire : elle est venue, et son cœur n'en est que plus inquiet.

Pour réaliser l'ampleur d'une telle crise, il faut insérer ici une lettre datée du 15 août 1834. A cette date, nous le verrons, l'abbé Lacordaire commence à goûter la paix de Dieu : aussi les termes de cette confession déchirante peignent-ils moins un état actuel que sa psychologie pendant dix ans. Des reproches de son ami Foisset provoquent ces longues pages : d'un trait, Henri Lacordaire s'explique, se justifie et tient à se justifier « puisqu'il s'agit de choses du cœur ». Quand on relit ensuite ses lettres précédentes et leurs dissertations, où peu de chose en fait transparaît de la grande inquiétude qui le ronge, comme l'on souscrit à la dernière phrase de sa confession : « le cœur des hommes est un mystère profond »! Il y parle aussi d'une « habitude de silence », et c'est vrai : analyste très fin, il ne nous a guère révélé les secrets de son âme, tout en nous parlant beaucoup de sa personnalité. Aussi faut-il être attentif aux moindres indices. Cette fois, il se livre :

> Depuis dix ans que ma vie tout entière a été soudainement changée par ma consécration à l'état ecclésiastique, je n'ai pas eu un seul moment de fixité et de repos intérieurs, si ce n'est dans la conscience inébranlable de ma vocation. Sauf cela, mon esprit a été plein de troubles, de changements, d'erreurs, de doutes; je m'enfantais laborieusement moi-même au christianisme, sans conseiller, sans guide, n'ayant pas même un confesseur qui eût de l'influence sur mon âme... Cette situation du plus profond isolement, joint à mes habitudes d'esprit solitaires et déjà invétérées, eut deux résultats : une lutte effroyable à l'intérieur, et une horreur invincible à me communiquer. Plus la lutte était effrayante, plus la communication me devenait odieuse... Une douceur vraie surnageait pourtant au-dessus de mes orages; un sentiment irrésistible de ma vocation me donnait le courage d'avancer... Il y a en moi

quelque chose d'énergique et de soudain... Et toutefois il y a aussi un fond de raison froide, persévérante, qui navigue en moi tout au travers de mes tempêtes, et qui enfin m'a mené au port, avec la grâce de Dieu. Si j'eusse trouvé, il y a dix ans, un homme qui m'eût aimé, et qui eût pu être mon guide, hélas! Dieu sait si je l'eusse accepté avec joie, et que de maux il m'eût épargnés! Mais je ne l'ai pas eu. Peut-être il fallait que je fusse brisé. Dieu m'a envoyé sur ma route une main de fer, une main plus forte que la mienne, et qui m'a presque broyé; peut-être était-ce le seul remède dont je fusse capable; Dieu, qui sait tout, le sait. Voilà mon histoire (1)...

Il écrit ces lignes en 1834, lorsqu'il se trouve « au port ». Deux ans plus tôt, il était encore en pleines tempêtes. En mars, il avait quitté Rome et ses deux amis, Lamennais et Montalembert, qui s'obstinaient; de mars à juillet, il est à Paris, incapable, dit-il, de s'expliquer avec personne et vivant « dans l'incertitude et l'abandon ». Puis c'est Munich, la Chesnaie, et enfin, en décembre (1832), il revient à la Visitation avec « mille incertitudes, mille contradictions dans le cœur, aucun ancien ami et pas un nouveau », et seuls « les restes d'une secrète énergie naturelle » peuvent le sauver du désespoir (2). Car la séparation avec Lamennais et tout un passé coûta beaucoup à ce cœur loyal et à cet esprit intuitif qui avait cru s'attaquer aux vraies causes du divorce entre l'Église et son siècle (3).

Bienheureuse solitude qui le prend à cette heure dramatique! Quelle partie Henri Lacordaire a jouée là! Mais comprend-on tout ce qu'il fallut d'humble fidélité à la

(1) Lettre à Foisset, Paris, 15 août 1834, *loc. cit.*, pp. 268-273. — Cf. *Lettres* à la C^ne^ de la Tour du Pin, Paris, 1864, p. 57 : « J'ai fait mon chemin tout seul..., etc. »

(2) « Tout croulait autour de moi... » *Testament*, loc. cit., p. 73.

(3) Rupture qui se fit « avec d'horribles angoisses », et « il fallut une année entière, toute l'année 1832, pour en venir à bout » : à Montalembert, 19 août 1833. Cf. *Vie*, par Th. Foisset, Paris 1873, I, p. 497.

Grâce, pour sacrifier ainsi à la Vérité de fougueuses aspirations et quelque chose d'un honneur humain (1); et pour se présenter comme un enfant « qui revient meurtri au logis paternel » chez un archevêque fort susceptible à son endroit... Grâce à Dieu, Mgr de Quélen fut très bon, et l'abbé Lacordaire accepta l'aumônerie qui lui était offerte. Bienheureuse fidélité à la Providence!

L'Archevêque a parlé d'un « baptême »; et voici qu'en effet ce cœur va être purifié. L'Esprit ne parle pas dans la tempête. Déjà un message lui fut livré aux heures d'attente de 1824, lorsqu'il redevint chrétien; mais il se trouvait alors dans une grande et silencieuse pauvreté. Aujourd'hui, il a retrouvé cette disponibilité de sa jeunesse : l'Esprit peut parler à nouveau. Il est curieux de reprendre le récit de sa conversion : même crise intérieure, et même grâce.

> C'est dans cet état d'isolement et de mélancolie intérieure que Dieu vint me chercher... Après dix-huit mois j'étais seul comme le premier jour, étranger à tout parti, sans flot qui me portât, sans influence qui éclairât mon esprit, sans amitié qui me soutînt... Je devais souffrir sans doute, d'un isolement si dur et si complet; mais il entrait dans les voies de Dieu sur moi (2).

Le prêtre blessé dans l'intime du cœur va écouter la voix de son Dieu comme, dix ans plus tôt, le jeune avocat solitaire qui pleura sur l'Évangile de saint Matthieu.

(1) Sacrifice qui ne se fit point sans « un brisement de cœur que Dieu seul connaît ». Cf. sa lettre du 31 octobre 1834 à Mgr de Quélen. *Vie*, par Foisset, I, p. 528. — Sacrifice à la Vérité, disons-nous. Il eut le culte de la vérité; de nombreux textes témoignent de la conquête loyale qu'il en dut faire et de la jouissance qu'entraîna sa possession. Citons au hasard de ses premières lettres : à Lorain, le 11 mai 1824, lors de son entrée au séminaire; à Ladey, le 9 juillet, sur le drame de sa vie intellectuelle; au même, le 8 novembre 1825, sur la vérité qu'est le christianisme, etc... Élément important de sa conquête du Christ.

(2) *Testament*, loc. cit., pp. 40-41.

Seulement, à l'heure où nous sommes, un autre passage de ce texte n'est plus exact : « Aucun livre, aucun homme, ne fut son instrument (de Dieu) près de moi. » Car deux âmes devaient contribuer fortement à lui faire « rencontrer » Jésus-Christ, avant qu'il abordât « au port, avec la grâce de Dieu » : l'une le conseilla maternellement et « acheva la purification de cette âme, si agitée depuis trois ans par les vents les plus violents et les plus contraires (1) », Mme Swetchine; l'autre lui fit prendre conscience de ce qu'est l'Église du Christ pour un chrétien et pour un prêtre, Montalembert.

Ces deux influences, si nettement différentes, s'exercèrent sur lui parallèlement; et même, ce fut Montalembert qui l'introduisit au faubourg Saint-Germain. Dans son *Testament* (2), le P. Lacordaire devait rendre à Mme Swetchine un incomparable hommage : « Par quels sentiments fut-elle poussée à me donner ainsi son temps et ses conseils? Sans doute quelque sympathie l'y porta; mais, si je ne me trompe, elle y fut soutenue par la pensée d'une mission qu'elle avait à remplir... elle crut qu'en se faisant ma providence elle répondait à une volonté de Dieu. » Dans la *Notice* qu'il consacra à sa mémoire, il devait recueillir « les principes qui la conduisaient et dont elle répandait autour d'elle l'infatigable clarté ». Les deux premiers sont pour nous d'un prix singulier : « Jésus-Christ vie du ciel et de la terre; Rome centre du monde parce qu'elle l'est de l'Église. » Le jeune prêtre qui venait à elle « comme une épave brisée par les flots » allait docilement suivre ses conseils : « Vous êtes la première qui m'ayez guidé. Vous m'avez pris au moment où mes catastrophes m'avaient averti de la difficulté de la vie et de l'orgueil de mon temps passé. Cela est *inoubliable* (3). »

(1) *Vie*, par Foisset, I, p. 233.

(2) Loc. cit., p. 74.

(3) *Correspondance* du P. Lacordaire et de Mme Swetchine, publiée par le C^te^ de Falloux, Paris 1865, p. 17. Lettre du 23 août 1834.

Rome centre du monde parce qu'elle l'est de l'Église. Charles de Montalembert, lui, n'avait pas encore compris cela. Aussi un dialogue d'une rare qualité va-t-il mettre aux prises passionnément le prêtre fidèle et l'ami dont l'affection s'est voilée, en même temps que le regard chrétien. Et cela est providentiel. « Je suis déterminé à n'entrer dans aucune coterie, quelque illustre qu'elle puisse être; je ne veux appartenir qu'à l'Église (1) », écrivait-il déjà pendant son séminaire. Il lui restait à souffrir de la main même de cette Église; puis, introduit par ce sacrifice, à pénétrer dans son mystère. Or la brûlante apologie qu'il va adresser à Montalembert (2) fixera justement son regard sur le Corps visible en qui l'Incarnation continue, — et de là au Christ, au Chef, il n'y a pour les yeux aucune distance.

« J'ai mis l'Église au-dessus de tout mon cœur », déclare-t-il à la même époque à Mgr de Quélen (3); et dans les *Considérations sur le système philosophique de M. de la Mennais* il témoigne que l'Église seule l'a libéré. « Cette puissance en effet est venue à mon secours ; ce n'est pas moi qui me suis délivré, c'est elle (4). » Il s'était agenouillé au tombeau des Apôtres dans l'élan de toute sa foi. La « prière du pauvre » fut exaucée. Mais il fallait qu'il fût bien pauvre et qu'il ait accepté cette pauvreté, répétons-le, pour que la richesse du Christ l'envahît.

1833 et 1834 voient donc en lui une évolution singulière; la solitude fait son œuvre; les influences que nous venons de signaler s'exercent à plein. Peu à peu, et non sans soubresauts, la crise se dénoue. Il suffit de lire les

(1) Lettre à Lorain, 7 juin 1825.

(2) D'août 1833 à fin 1834. Lettres étonnantes, où l'amitié s'exaspère parfois étrangement. Cf. *Vie*, par Foisset, I, pp. 496-517.

(3) Lettre du 13 septembre 1833, reproduite par Foisset, *loc. cit.*, pp. 254-256.

(4) Chapitre XII.

très précieuses lettres à Mme Swetchine pour s'en rendre compte :

Voilà dix-huit mois laborieusement remplis, lui écrit-il le 5 juin 1834; j'entrevois enfin la victoire, et avec elle un désir immense de ne pas paraître sur la scène, et de laisser le temps de mûrir l'œuvre de la Providence. Je voudrais me cacher cinq à six ans...

Dieu le travaille à l'intime, et cette lente purification se laisse parfois saisir :

Je me suis toujours cru coupable de trop t'aimer, confesse-t-il à Montalembert, moi pauvre prêtre qui devrais être mort à moi-même et ne songer qu'au salut de mes frères... Je suis toujours de même, quoique je sente bien au fond de mon cœur que Dieu m'appelle à l'aimer lui-même tous les jours davantage (1).

Une sécurité fondée sur Dieu seul le possède :

Dans dix ans, reprend-il, tu seras un homme nouveau. Mais c'est une grande opération que de devenir un homme nouveau. J'en sais quelque chose, moi qui y travaille depuis bientôt deux ans... L'œuvre n'est pas achevée, mais elle est sûre maintenant, je tiens l'avenir, sauf la volonté de Dieu.

Sans aucune griserie, il prononce le mot de sainteté. Mme Swetchine reçoit la confidence :

Jamais Dieu ne m'a manqué; mais, depuis mon voyage à Rome, j'éprouve chaque jour qu'il agit sans mesure avec moi. Cela m'effraie, car je suis bien au-dessous de la sainteté où je devrais être, et sauf un grand désintéressement de vue et un grand abandon à sa volonté, il n'y a rien dans ma vie qui soit ce que je voudrais. Je crains de ne pas franchir une certaine limite commune, quoique je me sente poussé plus loin, et que, depuis deux ans, il y ait un progrès véritable dans mon esprit, mais les œuvres ne sont pas au niveau (2)...

(1) Lettre du 22 octobre 1833. Cf. Foisset, loc. cit., p. 501.
(2) Lettre du 13 septembre 1834, loc. cit., pp. 19-20.

Comme ils sonnent étrangement, après tant de cris désespérés, ces mots où il exprime maintenant la paix qui l'envahit : « Je sens avec joie la solitude se faire autour de moi : c'est mon élément, ma vie... (1) » Peu importe l'opinion des hommes : « Je suis victime encore dans les sens les plus contradictoires, *et je ne m'en plains pas, je l'ai mérité* (2). » Il reste sourd aux intrigues où on veut le compromettre :

> J'ai pris la résolution de ne prendre parti ni pour ni contre, de me retirer plus que jamais dans la solitude de marcher devant Dieu dans une voie droite et simple. Si j'ai peu de vertus, je veux du moins au jour du jugement pouvoir y apporter la vie d'un prêtre sans ambition (3).

On s'agite autour de lui pourtant; on lui offre la direction de *L'Univers*; et bientôt les Conférences de Stanislas ramènent son nom au premier plan. Mais le ressort de vanité ne joue plus; ne subsiste dans son cœur d'apôtre « qu'une grande compassion pour cette jeunesse avide de doctrines religieuses », ces âmes « auxquelles nul ne donne leur pain (4) ».

Même à ces âmes-là il faudra renoncer. Épreuve dont une longue lettre à l'Archevêque de Paris dira tout le poids : « Monseigneur, je vous demande justice; je revendique le seul bien du prêtre, le seul honneur du prêtre, la liberté de la parole évangélique, la liberté de prêcher Jésus-Christ... (5) » L'admirable est que, cette liberté

(1) A Montalembert, 8 septembre 1833.
(2) Id., 3 février 1834. Cf. Foisset, loc. cit., p. 514.
(3) A Mme Swetchine, 4 octobre 1834, loc. cit., p. 24.
(4) A Mme Swetchine, 14 octobre 1834, loc. cit., p. 30.
(5) Cf. *Vie*, par Foisset, loc. cit., pp. 522-528. — Lettre douloureuse, assez vive en certains de ses termes, mais l'enjeu était grave : à propos des conférences de Stanislas compromises dans la pensée de Mgr de Quélen, Lacordaire défend la liberté de la parole sacerdotale, et découvre au prélat circonvenu par des conseillers les vrais mobiles de son action et les désirs du peuple chrétien. Plaidoyer hardi d'un ton auquel l'Archevêque, évidemment, n'était point accoutumé.

perdue, celui qui mettait toute sa vocation dans sa parole et revendiquait légitimement son droit ne crie plus sa détresse; au contraire, en pleines suspicions, il se déclare heureux :

> Je suis aujourd'hui on ne peut plus calme et heureux et je m'abandonne tout à fait à la Providence, qui jusqu'ici ne m'a pas manqué et a su mieux que moi ce qui m'était bon (1).

C'était le 8 décembre 1834.

Le même jour, Montalembert terrassé à son tour par la grâce divine écrivait au Cardinal Pacca sa soumission totale. Un peu plus tard, le 24 décembre, Lacordaire lui écrira : « La lumière vient à qui se soumet comme à un homme qui ouvre les yeux. »

Mais lui, Lacordaire, ne serait-ce pas sur le Christ qu'il vient d'ouvrir les yeux? N'aurait-il pas nommé Celui qui agit « sans mesure » avec lui, jusqu'à l'effrayer? (2) N'aurait-il point reconnu son doux et exigeant amour dans cette « main de fer » qui pendant dix ans l'a « presque broyé (3) » ? Au soir de sa vie apostolique, en ces Conférences de Toulouse où le nom du Sauveur frémit à chaque page, il livrera sans doute son secret :

> On rencontre ici-bas Jésus-Christ comme on rencontre

(1) A Mme Swetchine, loc. cit., p. 34.

(2) Et qui le poursuivit sans relâche : « Celui qui a été souffleté pour vous, flagellé pour vous, couronné d'épines pour vous, mis en croix pour vous, écrira-t-il plus tard à Jules Quipon, ce vieil ami que vous avez au monde, c'est celui-là qui, à force de vous poursuivre, a obtenu de vous un souvenir et un regard... » (Lettres à deux Alsaciens-Lorrains, loc. cit., p. 4.)

(3) Comment ne pas évoquer ici une admirable lettre qu'il faudrait citer en entier, expression d'un cœur vaincu par l'Amour du Christ : « Quand Dieu nous broie sous les verges, n'est-ce pas pour que notre sang se mêle au sien..., n'est-ce pas pour que nous ne cherchions pas d'autre tête que la tête sanglante de notre Sauveur, pas d'autres yeux que ses yeux? etc... » (20e lettre à des jeunes gens, Paris, 1909, p. 142.)

un autre homme. Un jour, au détour d'une rue, dans un sentier solitaire, on s'arrête; on écoute, et une voix nous dit dans la conscience : Voilà Jésus-Christ. Moment céleste, où, après tant de beautés qu'elle a goûtées et qui l'ont déçue, l'âme découvre d'un regard fixe la beauté qui ne trompe pas! On peut l'accuser d'être un songe quand on ne l'a pas vue, mais ceux qui l'ont vue ne peuvent plus l'oublier (1)...

Aussi leur vie en est-elle changée radicalement :

Jamais, depuis que j'ai connu Jésus-Christ, rien ne m'a paru assez beau pour le regarder avec concupiscence... C'est si peu de chose pour une âme qui a vu Dieu une seule fois, et qui l'a senti (2).

Mais il faut le regard net de l'être qui conquiert son bien, à l'âge d'homme :

Oh! qui vous dira le culte de Jésus-Christ, si vous ne l'avez pas connu? et si une seule fois, dans un seul instant, vous l'avez goûté, qui vous en redira l'inexprimable effet?... rien qui soit ni rien qui fut, ne contient ou l'image, ou l'ombre, ou l'avant-coureur de ce qu'est en une âme le culte de Jésus-Christ. Toute autre chose est trop ou trop peu, elle nous passe ou ne nous remplit pas : Jésus-Christ seul a la mesure de notre être; seul il a fait de la grandeur et de l'infirmité, de la force et de l'onction, de la vie et de la mort, un breuvage tel que notre cœur le souhaitait sans le connaître; et ceux qui ont bu à cette coupe une fois, à leur âge d'homme, savent que je dis vrai; et que c'est un enivrement dont on ne revient pas (3).

Jésus-Christ, « fruit de notre expérience et de notre virilité (4) »! Alors, mais alors seulement, l'option défini-

(1) 5e Conférence de Toulouse.

(2) *Lettres à des jeunes gens*, publiées par l'abbé Perreyve. 35e lettre, loc. cit., p. 185.

(3) *1re lettre à un jeune homme sur la vie chrétienne.*

(4) « Au sortir de l'enfance peut-être, à l'âge où les yeux ne mesurent rien parce qu'ils n'ont encore rien comparé, vous passe-

tive ayant été prononcée et quel que soit le drame qui se joue à l'extérieur (1), la paix de Dieu peut avoir raison d'un pauvre cœur humain.

Celui d'Henri Lacordaire, qui se sait terrassé, s'émeut de reconnaissance :

> Je crois que ma vie chimérique, dont tu parles, est bien proche d'être terminée, écrit-il à un ami, si elle ne l'est déjà par la grâce de Dieu. Il m'a fallu dix ans pour comprendre le Sacerdoce. Mais Dieu seul sait tout ce que j'ai eu à vaincre dans mon caractère, mes préjugés et mes habitudes prises... Dieu, depuis deux ans, m'a comblé de grâces sans prix (2)...

Loin de nous la pensée de restreindre à des heures déterminées les révélations du Christ à son serviteur. L'émerveillement du chrétien est bien plutôt de découvrir, chaque jour, que son Seigneur est *vivant*. Mais un fait est là : en deux ans, un changement total de psychologie s'est opéré, et une attitude nouvelle — fière toujours envers les hommes mais abandonnée à Dieu — permet à l'abbé Lacordaire d'être docile aux suggestions de l'Esprit et, bientôt, de renoncer aux gloires de Notre-Dame pour rencontrer, à Rome, le Père des Prêcheurs humble et pénitent. Et c'est Jésus-Christ, dit-il, qui seul peut fasci-

rez devant lui sans suspendre votre marche et sans incliner la tête : mais attendez un peu. Les ombres de la vie vont grandir derrière vous; vous connaîtrez l'homme, et de l'homme au Christ reportant des regards plus humbles, parce qu'ils auront vu davantage, vous commencerez à découvrir dans cette physionomie des signes qui vous troubleront. Un jour ou l'autre vous vous direz : Serait-ce donc là Dieu? » (55e Conférence de Notre-Dame, année 1849.)

(1) Foisset souligne qu'à cette heure-là jamais Lacordaire n'avait été aussi près du désastre. Cf. *Vie*, loc. cit., p. 310. « Alors tout me semblait désespéré », écrira celui-ci un mois plus tard, au moment où lui sont proposées les Conférences de Notre-Dame et que, son sacrifice accompli, un avenir inespéré se prépare. Lettre à Foisset, 27 janvier 1835, loc. cit., p. 287.

(2) Lettre *inédite* à Jules Morel, chanoine d'Angers, 25 août 1834 (Archives Lacordaire, Le Saulchoir).

ner ainsi par sa beauté un regard avide. L'œuvre n'est pas terminée sans doute; il y aura toujours plus de lumière à révéler à ces yeux : la Lumière même qu'est Dieu, dit saint Jean. Mais le regard est fixé.

Je n'oserais soutenir que cette « rencontre » prit la forme brutale qu'évoque la cinquième conférence de Toulouse. Henri Lacordaire n'a pas été surpris comme Saül sur le chemin de Damas, bien qu'il fût nommé par son nom. On songe plutôt au lent envahissement de l'Apôtre par Jésus — contre-coup intérieur de la vision objective — que suggère l'Épître aux Galates : « Quand il a plu à celui qui m'a mis à part dès le sein de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce, de *révéler son Fils en moi*, afin que je l'annonçasse aux Gentils, aussitôt je ne consultai ni la chair ni le sang, etc... (1) » Prise de conscience de l'extraordinaire présence qui habite un cœur en état de grâce; adhésion amoureuse à celui qu'on n'aurait pas cherché si on ne le possédait déjà; offrande de soi-même qui chaque jour se fait plus intégrale, et permet au Christ de renouveler progressivement « son mystère » en cette « humanité de surcroît ».

Peut-être y a-t-il eu momentanément une secousse plus vive. Peu importe : le Christ vient de se révéler en lui, et cela suffit. Il lui est apparu au sein de mille angoisses, et c'est là désormais qu'il faudra le chercher. C'est là que le P. Lacordaire le trouvera et le goûtera, quitte à s'en émerveiller (2). Entre tous les êtres, il a *choisi* Jésus-Christ, et Jésus-Christ Crucifié, celui-là même qu'il « épiait » au

(1) Gal., I, 15-17.

(2) « Pourrait-on jamais croire, si on ne l'éprouvait, qu'il y ait tant de consolation, de charme et de ravissement à dompter son orgueil, à priver ses sens de leur proie, à régler tous ses penchants, et à suivre Jésus-Christ avec une part de sa croix sur nos propres épaules? » (Lettres à deux Alsaciens-Lorrains, loc. cit., p. 55.) — « Ah! si le monde connaissait ce qu'il y a de bonheur à se sentir flagellé pour celui qu'on aime! » (*Vie*, par le P. Chocarne, loc. cit., p. 82.)

séminaire et qu'il a enfin « deviné ». A ses yeux le Seigneur ne fera plus que grandir (1).

Son choix va l'engager dans une aventure spirituelle qui lui coûtera bien des larmes, car il est au service d'un Maître à qui la Rédemption a coûté bien du sang; mais ce Maître l'enrichira immensément, de tout le patrimoine du Père que nous livre la vie théologale (2). Aventure prodigieuse qui commence par l'incorporation au Christ et resserre chaque jour les liens, car il faut aller jusqu'à l'unité (3). A-t-on assez remarqué, par ailleurs, que les plus grandes œuvres accomplies par cet apôtre — la Restauration des Prêcheurs en France surtout — apparaissent comme des sacrifices consentis par amour de son Christ, à cause de Lui, pour Lui. « L'égoïsme me disait :

(1) « Les années, fidèles à leur mission, m'ont apporté chaque jour des certitudes plus grandes, des joies plus divines, et j'ai vu l'homme diminuer à mes yeux pendant que le Christ y grandissait toujours » (*1re lettre à un jeune homme sur la vie chrétienne*). — Voici une âme qui a pris conscience de son secret, avons-nous dit. Le P. Lacordaire précisera lui-même : « Les saints ont aimé, voilà tout leur secret. Ils ont aimé Dieu par Jésus-Christ son fils, et, lui ayant donné toute leur âme, ils ont puisé en lui la paix, la joie, la plénitude. Tous, plus ou moins, nous pouvons suivre leurs traces. Il ne s'agit que de commencer. » (A la Baronne de C***, Sorèze, 2 septembre 1857. Cf. Correspondance Villard, loc. cit., p. 552.) L'étude présente a voulu se limiter à ce « commencement », en soulignant le don total qui s'y engagea. On a souvent parlé de la longue amitié divine, très forte, très virile, qui s'ensuivit. Quelques beaux textes permettent en effet de pressentir les progrès de cet amour pacifiant.

(2) Aussi de grandes joies nourriront-elles cette amitié avec Jésus : « Chaque âme gagnée et purifiée étant l'objet d'une fête dans le ciel, celui qui a été leur christ particulier reçoit une part de la fête dans son cœur; Jésus-Christ le presse contre son sein et lui dit des paroles tendres à le faire mourir de joie. » (Lettres à deux Alsaciens-Lorrains, loc. cit., p. 64.)

(3) « Quand Jésus-Christ est devenu nous-même, pouvons-nous réellement nous donner sans donner Celui qui n'est plus qu'un avec nous? » (Sorèze, 11 octobre 1859. Cf. 105e lettre à des jeunes gens, loc. cit., p. 401.) Unité qui est au terme de la « révélation » du Fils dans l'âme du chrétien.

Reste », mais une voix parla plus haut : « Jésus-Christ me disait : lorsque la gloire et la tranquillité me furent proposées, j'ai choisi la vie et la mort de la Croix. Voilà toute mon âme dans ces derniers mots (1). » Mais la Croix a sauvé le monde; aussi centrer sa vie sur le Seigneur ne sera-ce point la mutiler (2). L'ordre qu'instaure la Charité est fécond : la vie du P. Lacordaire s'offre en exemple magnanime. Au vrai, peu importe si les succès humains s'y accordent, ou si l'invisible seul tient compte de cette richesse. L'ordre chrétien est fécond : cela est.

Voici cent ans que la paix du Christ eut raison de ce cœur instable. Au terme de cette étude, je songe à tant d'autres cœurs, les nôtres, que ne possède point encore la tranquillité de l'ordre. Alors, ne scrutons pas la vie des saints seulement pour fixer des dates; apprenons de nos frères aînés qui est le Prince de la Paix, et qui est souverainement vivant. Ils ont commencé ici-bas leur vie éternelle, et dans leurs yeux déjà fixés la lumière de grâce a fait passer quelque chose de la lumière de gloire. Apprenons d'eux comment l'on s'offre à cet envahissement, même si « rencontrer » Jésus-Christ et opter pour la Rédemption du monde, c'est s'engager dans l'aventure incomparable, et si simple, qui s'appelle la sainteté.

Le Saulchoir.

fr. A.-M. Carré, O. P.

(1) Lettre à Mme Swetchine, 14 septembre 1838, loc. cit., p. 173. — Tous ses sacrifices, d'ailleurs, furent accomplis par amour du Sauveur Crucifié, pour se conformer à ses souffrances ou pour être le « christ particulier » des âmes confiées à son Sacerdoce.

(2) « Une fois chrétien, le monde ne s'évanouit point à mes yeux, il s'agrandit avec moi-même » (*Testament*).

Jérôme Gratien de la Mère de Dieu

Les six fins de l'esprit [1]

Ayant expliqué les noms des six fins de l'esprit, et les trois degrés et états de pureté, lumière, amour, union, quiétude et vie dans le Christ, parlons maintenant de chacune d'elles en particulier. Je n'en ferai pas un exposé complet, — ce qui nécessiterait pour chacune la composition d'un gros livre, — je dirai seulement le plus brièvement possible ce qui me paraîtra suffisant pour faire comprendre ce qu'elles sont, et indiquer le chemin que doivent suivre ceux qui veulent y tendre.

Pureté élevée

Puritas elevata. — La pureté élevée est le plus haut degré de la pureté. De même que le feu, dit Philon, est le plus pur de tous les éléments, n'ayant ni les impuretés de la terre, ni les vapeurs de l'eau, ni les exhalations qui corrompent l'air, il serait bon que l'âme se disposât à un tel degré de pureté, qu'elle soit comme le feu en sa sphère. Il est vrai cependant que toujours nous aurons à gémir de ce que le juste tombe sept fois le jour.

L'âme parvient à ce degré de pureté lorsqu'elle s'ap-

(1) Voir *La Vie Spirituelle*, décembre 1934, p. 287. Les pages suivantes sont extraits du *Dilucidario del verdadero espiritu*, chap. XVII, XVIII.

plique à vivre sans fautes mortelles ni vénielles, sans imperfections ni dissemblances du Christ. J'appelle dissemblances du Christ les actions, les paroles et les pensées qui, semble-t-il, ne seraient pas les siennes s'Il vivait ici-bas dans un état, dans des occupations et des devoirs semblables à ceux de la personne spirituelle qui tend à cette pureté, ayant de plus les mêmes talents, la même santé, le même tempérament.

Saint Macaire compare ce degré de pureté à la prunelle des yeux qui ne supporte pas le moindre grain de poussière (1). Conformément à cette doctrine, lorsque le Seigneur dit : « Si ton œil est simple sans mélange de ténèbres, tout ton corps sera lumineux comme lorsque brille sur toi la clarté d'une lampe », on peut entendre cet œil simple de la pureté élevée d'où vient l'éclat de toutes nos œuvres, de toutes nos paroles, de toutes nos pensées, que signifie le « corps tout lumineux ». Et parce que la lumière inaccessible, qui est comme la lampe resplendissante éclairant l'âme, est accordée à cette pureté, le Seigneur ajoute : *Et sicut lucerna fulgoris illustrabit te* (2). Oh ! immense bonté de Dieu ! Il nous cache la connaissance de l'état de la grâce en nous, afin que, défiants de nous-mêmes, nous ne nous laissions pas aller à la négligence et à la paresse, tandis qu'Il nous découvre nos péchés pour nous maintenir dans l'humilité et la confusion; il nous donne ainsi le moyen d'obtenir la grâce et la pureté par la fuite du mal et les larmes de la pénitence. Et de même, dans le chemin de la perfection, sa divine Majesté permet que nul ne sache si son esprit est bon et parfait ou non, il veut au contraire que chacun reconnaisse clairement ses imperfections et ses fautes. Dieu en agit ainsi parce qu'Il sait que tout le bien de l'âme consiste à les éviter, à s'en purifier, et à ne jamais se négliger ni s'affranchir de la vigilance et de l'effort, pour atteindre le sommet de la pureté qui est le fondement de toute la perfection.

(1) Machar., *hom.* 44. — (2) Luc, XI, 36.

Aussi quelle dangereuse manière de procéder est celle de quelques âmes d'oraison qui disent : « Me voici parvenue à tel degré de vie spirituelle, je veux m'élever davantage. » Jamais on ne doit se tenir en assurance sur soi-même ou penser qu'on est arrivé déjà à quelque chose de bon; mais il faut se dire : « Je sais que je commets encore telles fautes et telles imperfections, que je fais, dis et pense telles choses qui m'empêchent d'imiter le Christ autant que je le pourrais; je les combattrai et me purifierai chaque jour davantage par la pénitence, la mortification, les exercices spirituels; car il me reste encore beaucoup à travailler avant d'acquérir cette pureté élevée et cet œil simple semblable, dit saint Jean, au fleuve de cristal qui coule du trône de l'Agneau (1).

Et que cette pureté soit une fin de l'esprit, on le peut déduire de ces paroles de saint Paul : *Finis praecepti, charitas de corde puro, etc.* (2). La charité qui naît de la pureté du cœur est la fin de tous les préceptes, etc. — Daigne le Seigneur nous l'accorder ! Qu'il favorise d'extases, de révélations et de miracles qui bon lui semblera; mais si une âme aussi faible et superbe que la mienne jouissait de choses semblables, lui attirant la louange et l'estime du monde, je me verrais en grand péril de perdre la pureté, parce qu'aucune chose ne la souille autant que l'orgueil, la vaine gloire et la propre estime.

Lumière inaccessible

La seconde fin du véritable esprit est la lumière inaccessible ou souverain sommet de la théologie mystique, qui est la plus haute connaissance de Dieu à laquelle l'âme puisse parvenir ici-bas. Les deux ailes de l'aigle, mentionnées dans l'Apocalypse (3), lui sont alors données; ce sont deux connaissances : la connaissance expérimentale et la connaissance spéculative. Elles sont appe-

(1) Apoc., XXII, 1. — (2) I ad Thimot., I, 5. — (3) Apoc., XII, 14.

lées « d'aigle » avec raison, puisque seuls les yeux de cet oiseau peuvent regarder fixement le soleil.

Il n'est pas possible d'arriver en cette vie à telle lumière qu'on puisse voir l'essence de Dieu. Le Seigneur lui-même a dit que « nul ne le verra tant qu'il vivra » (1), et le concile de Vienne condamne ceux qui le prétendraient. En conséquence, je n'appelle pas ici lumière inaccessible la vue de l'essence divine, mais seulement le plus haut degré de connaissance que les intelligences créées peuvent obtenir ici-bas. Ce n'est pas voir le soleil, mais seulement un resplendissement, une réverbération du Soleil visible dans l'autre monde. Et parce que Dieu est transcendant et notre entendement très faible, que le premier fondement de cette lumière souveraine est la foi — qui est obscure —, cette inaccessible lumière ne s'obtient que par une divine ténèbre, selon saint Denis à qui j'emprunte cette doctrine et ce nom. *Divina caligo est inaccessibilis lux*, c'est-à-dire : la lumière inaccessible — dont nous parlons — est une obscurité divine. Il l'exprime éminemment au premier chapitre de sa Théologie mystique : *Trinitas supersubstantialis, deitate, ac bonitate superior, divinae christianorum sapientiae praesul : dirige nos ad mysticorum eloquiorum incognitum, lucidissimum, atque eminentissimum verticem, ubi simplicia, et absoluta, atque invariabilia Theologiae mysteria, secundum superluminosam silentii in occulto docentis, superlucidissimamque caliginem, sunt adaperta* (2). Par ces paroles, le premier conseil qu'il donne à propos de cette lumière inaccessible est de prier la Très Sainte Trinité, souveraine bonté et déité, qui enseigne aux chrétiens la

(1) Exod., XXXIII, 20.

(2) « Trinité supersubstantielle, divinité et bonté souveraine, toi qui enseignes aux chrétiens la sagesse divine, conduis-nous vers la cime des concepts mystiques; fais-nous gravir cette haute montagne inconnue, resplendissante, où les mystères de la théologie, simples et précis dans leur essence, et qui ne varient pas, sont cachés dans une obscurité supralumineuse et brillante, et dans le secret du silence qui les enseigne. » M. G., 3, 998.

divine sagesse, de nous guider et de nous conduire à cet état élevé. D'où il suit que l'âme n'y peut monter par ses forces naturelles, et qu'elle doit le demander à Dieu s'Il ne l'y élève pas Lui-même.

Il demande, en second lieu, d'être conduit au sommet des concepts mystiques ou à la théologie mystique, parce que cette lumière inaccessible est la cime et le plus haut point de la connaissance de Dieu. Il dit ensuite que ce sommet est souverainement inconnu mais très lucide et éminent, parce qu'il naît de la foi et que la connaissance naturelle ne saurait l'atteindre bien qu'il soit très brillant par essence. Comme le soleil qui, tout en étant la chose la plus visible du monde, aveugle la chouette et la chauve-souris, non par sa faute, mais par suite de la faiblesse de leurs yeux. Il dit, quatrièmement, qu'à ce haut degré sont révélés les mystères simples, absolus et invariables de la théologie, parce que la connaissance qui est ici donnée de Dieu est simple sans discours, absolue sans comparaisons ni relations à d'autres choses créées, et invariables. A l'opposé de la connaissance naturelle, mélangée de discours et de connaissance d'autres choses par lesquelles nous remontons à la connaissance de Dieu, et qui est changeante et mobile.

Il dit enfin qu'en cette lumière inaccessible c'est par voie d'obscurité resplendissante que l'âme reçoit la souveraine connaissance de Dieu, dans le plus profond et le plus secret du silence qui l'instruit. Parce que, parvenue à ce degré, elle entre dans une obscurité où elle perd de vue tout le créé, et dans le silence de ses puissances intérieures qui se taisent et sont attentives ; et, bien qu'elle n'obtienne pas tout autant qu'elle voudrait connaître, dans ces ténèbres, elle en apprend plus sur les grandeurs de Dieu, que tout ce qu'elle en avait pu savoir ou comprendre auparavant par ses raisonnements.

Je ne saurais expliquer ces choses davantage. Que Dieu daigne les accorder aux âmes afin qu'elles puissent les comprendre par expérience. Ce que j'en ai dit suffira à

ceux qui liront quelque chose de cette théologie mystique dans les livres de la Mère Thérèse de Jésus ou d'autres, pour savoir que c'est là chose bonne, certaine, sûre, et rapportée par les saints.

Amour séraphique

La troisième fin de l'esprit se nomme *amour séraphique* ou suprême degré de la charité. Saint Laurent Justinien en a dit excellemment : « De même que les fondements soutiennent tout l'édifice, que la charité soutient toutes les vertus et les perfections, de même la suprême charité soutient toutes les fins souveraines de la vie spirituelle (1). » Elle est, dit saint Denis (2), comme le feu dans la plus haute sphère de tous les éléments; et saint Maxime (3) : elle est un feu embrasé du bois de toutes les vertus et de l'observance totale de la loi de Dieu, — conformément à la parole du psaume : *Omnis consummationis vidi finem, latum mandatum tuum nimis* (4). C'est-à-dire : le terme du bon esprit, qui est la suprême charité, est la fin de toute la perfection.

Saint Augustin (5) explique ce degré de l'amour séraphique par l'exemple de l'épouse, spécialement de cette Épouse des Cantiques si éprise du Christ qu'en ses divins épanchements — trop nombreux pour les détailler — elle nous raconte les hauteurs où l'amour a coutume d'arriver, et les présents faits par Dieu à l'âme toute livrée à son amour. Mais nous pouvons les résumer en peu de mots dans une brève explication du premier commandement de Dieu qui, s'il est connu de tous, n'est pas compris ni pratiqué par tous comme il convient. Le Seigneur dit donc : *Diliges Dominum Deum tuum, ex toto corde*

(1) S. Laur. Just., *De Discip. et monast. convers. Perfect.*, cap. XXII.
(2) M. G., 3, 330.
(3) Maxim., *lib. de Charit.*
(4) Ps. CXVIII, 96.
(5) M. L., 40, 929.

tuo, et ex tota anima tua, ex tota mente tua, et ex tota virtute tua, ex omnibus viribus tuis, et proximum tuum sicut te ipsum (1). Il dit : *Diliges*, parce que cet amour est un acte libre, et, même dans le rapt, l'âme aime Dieu avec la liberté de son libre arbitre. *Dominum Deum tuum*, parce que trois choses nous portent à l'amour et sont le principe de ce suprême degré dont nous parlons : d'abord les nombreux bienfaits reçus de Dieu, signifiés par *Dominum*, l'excellence de l'Être divin, contenue dans le mot *Deum*; enfin, l'ineffable amour dont Il nous aime, représenté par *tuum*.

Beaucoup aiment Dieu, mais sans arriver à un degré tel que leur cœur lui soit tout livré, c'est-à-dire sans que leur volonté soit complètement vidée de l'amour d'eux-mêmes et des créatures. Mais l'âme qui L'aime au degré suprême L'aime *ex toto corde* parce que son cœur et sa volonté n'admettent aucun amour qui ne soit en Dieu et pour Dieu; elle L'aime *ex tota anima*, c'est-à-dire de toutes ses puissances intérieures et extérieures — appelées âme —, de toute son intelligence et de sa mémoire les occupant complètement à Dieu, sans se rappeler, ni comprendre, ni vouloir aucune chose qui ne soit Lui et pour Lui; elle L'aime *ex tota mente* — *mens* désigne la partie supérieure de l'esprit — parce que dans l'intérieur de sa conscience elle ne désire aucune autre satisfaction que celle de faire plaisir à Dieu. Elle L'aime aussi de toutes ses forces et de toute son énergie sans consentir à quelque tiédeur ou laisser-aller.

L'âme parvenue à ce degré d'amour de Dieu — qui fait d'elle un séraphin sur terre — obtient aussi le degré suprême d'amour du prochain, lequel consiste à l'aimer comme soi-même, qu'il soit ami ou ennemi, persécuteur et calomniateur ou bienfaiteur. Oubliant tous les dommages et les offenses reçus, elle ne voit plus en lui que son être d'enfant de Dieu; et convaincue que l'aimer ainsi

(1) Deutér., VI, 5; Matth., XXII, 37; Marc, XII, 30; Luc, X, 27.

c'est donner au Seigneur la plus grande joie qu'Il puisse goûter, elle désire pour lui le salut éternel, la santé, la vie, l'honneur et la fortune qu'elle souhaiterait pour elle-même.

Et l'on voit par là combien sont éloignés du véritable et parfait esprit ceux qui, pouvant faire du bien aux âmes — spécialement s'ils en ont le ministère ou possèdent des talents pour cela —, négligent de les aider pour ne pas perdre un peu de leur repos ou de leur réputation. Ou ceux qui vivent en désaccord avec leurs frères, usant à leur égard de feinte, de duplicité, de calomnies, de froideurs ou d'autres témoignages d'inimitié, recherchant par ailleurs d'autres richesses spirituelles qui, bien qu'elles ornent l'âme, ne sont pas le fondement ni la vie du bon esprit.

Union consommée

La quatrième fin de l'esprit s'appelle *union consommée*, quand l'âme en arrive à s'unir au Christ au plus haut degré possible. Nous n'oserions pas avancer que les âmes puissent prétendre en cette vie à ce sommet d'amour, si le Seigneur n'avait fait lui-même cette demande à son Père éternel : « Je te prie, Père, qu'ils soient un avec moi, comme toi et moi nous sommes un (1). » Aucune âme ne peut être unie, par l'union hypostatique, à l'essence divine comme l'était l'âme du Christ, — en qui toutes les puissances intérieures et extérieures, toutes les œuvres, les paroles et les pensées étaient de Dieu même. Mais lorsque quelqu'une en vient à vouloir tout ce que Dieu veut, à penser, parler et agir comme agirait, parlerait et penserait le Christ en elles, dans la mesure possible ici-bas, — quand elle devient si conforme à l'âme du Christ qu'on peut l'appeler un christ sur la terre, elle atteint alors l'union consommée.

L'exemple de deux ruisseaux jaillissant de sources dif-

(1) Joan., XVII, 21.

férentes et se rejoignant pour n'en faire qu'une serait très bon pour l'explication de cette doctrine. Ou celui d'une goutte d'eau versée dans un vase de vin, qui s'y perd et perd sa saveur naturelle. Ou encore l'exemple du fer ardent, transformé en feu bien que demeurant fer ; ou la comparaison, employée par saint Cyprien (1), du nuage obscur qui rougeoie au crépuscule et devient beau et resplendissant comme le soleil. Néanmoins je préfère suivre saint Dorothée (2) qui s'exprime ainsi : Imaginons un centre d'où rayonnent de nombreuses lignes; plus ces lignes s'éloignent du centre, plus elles sont distantes entre elles; plus au contraire elles s'en rapprochent, plus elles se rejoignent. Et lorsque toutes entrent dans le centre, elles s'y rassemblent en une même chose, s'unissant dans ce centre et ce point. Ainsi, dit ce saint, le centre est Dieu; les lignes qui en sortent sont les âmes, et toutes nos œuvres, nos paroles et nos pensées. Lorsque nous sommes séparés ou désunis entre nous, ou que nos pensées et nos désirs sont éparpillés, nous nous trouvons plus éloignés de Dieu; nous sommes plus unis si nous approchons de Lui davantage; mais quand nous nous mettons en Dieu, unifiant notre âme avec celles de tous les saints du ciel et des justes de la terre, quand nous joignons ici toutes nos opérations pour qu'elles soient une même chose avec celles de Dieu, comme lorsque toutes les lignes se réunissent dans le centre, nous sommes alors souverainement unis à Dieu.

Est encore une image de l'union consommée la manière dont Élisée, vieux et malade, tirait les flèches : il mettait sa main sur la main de Joas qui tenait l'arc et la flèche; ils réalisaient ensemble un tir unique. Et bien qu'Élisée fût celui qui y mettait le plus de force, à Joas était attribué le tir (3).

(1) S. Cypr., *De simp. praelatorum.*
(2) M. G., 88, 1695.
(3) IV Reg., XIII, 15-17.

Centre de l'âme

La cinquième fin de l'esprit, qui naît de la quatrième, se nomme *quies in dilecto*, repos et quiétude parfaite dans le Bien-Aimé, de qui David a dit : *Posuit fines tuos pacem* (1), et ailleurs : *In pace in idipsum, dormiam et requiescam* (2). Elle consiste dans une parfaite paix de l'âme.

De même que la pierre en son centre y demeure sans désirs et sans descendre plus bas, de même l'âme, parvenue à ce centre, est tranquille parce qu'elle a obtenu ici-bas la fin de ses désirs qui est de faire plaisir à Dieu autant que le peuvent ses forces. Avec la paix qui l'inonde alors, elle jouit de ce très abondant repos dont parle Isaïe disant : *Habitabit populus meus in multitudine pacis, in tabernaculis fiduciae, et in requie opulenta* (3) : Mon peuple habitera dans une grande paix, dans des tabernacles de confiance, dans le repos d'une parfaite tranquillité.

A mon avis Cromacius, traitant des huit béatitudes, et pareillement saint Diadoque, évêque, parlant de la perfection spirituelle, ont fort bien expliqué ceci. Ainsi que la mer, disent-ils, lorsque tous les vents ont cessé et que ses ondes s'apaisent, ou lorsqu'on jette dans l'eau une quantité d'huile, demeure calme, sereine, d'une blancheur de lait, ainsi est l'âme lorsque, dans tout ce qui lui arrive, prospérité ou adversité, elle ne désire plus rien autre que faire plaisir à Dieu, comprenant que tout vient de la divine volonté; elle reçoit l'huile de la dévotion qui apaise tous ses orages, et elle s'élance de toutes ses forces dans les bras du Christ où elle goûte un repos si doux qu'il échappe à toute expression. Pour moi, je ne saurais dire sur ce point davantage que ce que j'oserai affirmer : c'est qu'on n'arrive pas à cette souveraine quiétude et à sa suprême jouissance sans avoir passé par de grandes tour-

(1) Ps. CXLVII, 14.
(2) Ps. IV, 9.
(3) Isaïe, XXXII, 18.

mentes de persécutions intérieures et extérieures. L'âme, fatiguée alors de naviguer, se jette totalement entre les bras du Seigneur et demeure heureuse, se réjouissant de tout ce qui lui peut arriver, puisqu'elle peut, en tout, faire plaisir à Dieu.

Contact de la Divinité

La sixième et dernière fin est appelée par les théologiens mystiques : *contact de la Divinité.* Mais nous pouvons aussi l'appeler *vie dans le Christ,* avec saint Paul qui disait : « Je vis, non, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi (1). »

Arnobe, écrivant sur les psaumes (2), explique très bien cette doctrine de saint Paul. Ainsi qu'une sphère ou boule parfaite, dit-il, ne touche le sol que par un point tandis que tout le reste est élevé au-dessus de la terre, ainsi les âmes peuvent quelquefois arriver à un tel degré de vie spirituelle qu'elles ne touchent plus à ce monde que par leur corps. Tout le reste de leur être est environné de Dieu, établi en Lui, vivant avec Lui; Dieu est au-dedans d'elles comme vie de leur âme, lui donnant les opérations vitales des mérites. Nous voyons accomplir à ces âmes ainsi élevées et vivant dans le Christ, des œuvres héroïques et mépriser toutes les choses du monde. Parce qu'elles n'agissent plus avec leurs propres forces, mais avec les forces divines qui sont infinies, toutes choses qu'elles font et toutes souffrances qu'elles endurent leur semblent petites. Leur étude n'est que Dieu, et toujours plus Dieu, l'adorer, le glorifier, le servir, l'aimer, et s'employer complètement à ce qu'elles savent lui donner le plus de joie, qui est d'aimer le prochain comme nous-mêmes, l'assistant et le favorisant selon tout notre pouvoir.

(*A suivre.*)

(1) Ad Gal., II, 20.
(2) Arnob., *super Ps.* LXXVI.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Pour refaire le dimanche chrétien

JOURNÉES LITURGIQUES

L'initiative de ces journées remonte à quatre ans à peine. Elles furent entreprises dans certaines paroisses belges ; leur rayonnement s'est étendu depuis jusqu'à la France et la Hollande : nous en comptons une centaine à notre actif.

Nées de circonstances fortuites, elles ont rapidement progressé. L'expérience seule a guidé la mise au point de la méthode : l'outillage fut minutieusement perfectionné, et nous possédons à cette heure un moyen d'apostolat vraiment efficace et admirablement fécond. L'instrument est assez solidement forgé pour être présenté au clergé : nous l'invitons à s'en servir, en l'adaptant aux milieux divers, certains que les efforts bien dirigés dans ce sens seront heureux.

I. — Rendre le dimanche vivant

Remettre en valeur, de façon concrète, la pratique du dimanche chrétien, rendre le dimanche vivant : tel fut l'objet précis de nos efforts. Deux considérations élémentaires y poussaient impérieusement.

D'abord l'assistance à la messe dominicale est un *exercice de piété fondamental*. L'Église en fait une obligation grave, à quoi elle ajoute, avec la même rigueur, la communion pascale. Voilà les deux actes du culte vraiment *nécessaires*. Ceci mérite considération. Par-delà toute forme de spiritualité personnelle et de dévotion privée, et avant celle-ci, le baptisé doit obligatoirement adapter sa vie surnaturelle à la vie de l'Église par la pratique du saint Sacrifice de la Messe et de la communion pascale. Il est donc capital de donner à

tous les fidèles la conception vraie de cette indispensable spiritualité.

L'autre considération dérive de la première. Cette règle de vie demeure lettre morte. Que devient la sanctification du dimanche pour notre peuple chrétien? Un jour de repos profane, presque païen, où la messe se loge difficilement, en hors-d'œuvre. On ignore le sens, la valeur incomparable de la liturgie dominicale. L'attitude même de nos chrétiens témoigne de cette ignorance : ils accomplissent, en distraits ennuyés, la « corvée hebdomadaire » ; on ne vit pas la messe, on attend « que ce soit fini ». Il n'est pas rare d'entendre un curé vous dire : « Si je n'achève pas ma grand'messe en moins d'une heure, sermon compris, mes gens n'y viendront plus! »

Évidemment, trois quarts d'heure d'ennui c'est bien long. Mais tout de même si ces fidèles commençaient à s'intéresser à leur messe? Si, en les faisant agir, on leur donnait l'intelligence et le goût de ce qu'ils font?

Sans doute on leur a souvent dit ce qu'est le Sacrifice de la Messe, qu'il est *leur* Sacrifice, qu'ils doivent y prendre part. Pure théorie! On ne prend pas la peine de *faire vivre*, de *faire agir* les fidèles, *tous les fidèles*, de leur faire *prendre intérêt* à l'action, de leur faire *prendre goût* au sens des signes sacrés et à la doctrine qui se dégage du Sacrifice. C'est ce *travail* que se proposent les journées paroissiales.

II. — Méthode directe

On nous fait une objection : « Votre objectif est impossible; il dépasse les forces de la masse. Laissez à une *élite* la piété du missel et le chant liturgique. Les autres n'y comprendront jamais rien! »

Que d'initiatives sont arrêtées par de tels préjugés. Ils ont endormi trop de vagues désirs. Nous avons bien des fois soutenu leurs assauts.

— Certes, mon Père, la messe est fort belle dans vos abbayes. Mais vous êtes des « spécialistes ». Ici, dans une paroisse où les gens lisent à peine leur journal, vous voulez les faire chanter en latin, leur expliquer le sens des prières? Rêverie de moines contemplatifs, dénués d'expérience!

— Pourtant, Monsieur le curé, dans telle paroisse nous avons réussi.

— Oui, Père, sans doute, vous aviez là des *intellectuels*, une *élite*, mais *ici*!...

Voilà bien la grosse affaire. *Ici* ce n'est pas évidemment comme ailleurs. Nous avons souvent essayé de réfuter par des arguments ces objections. Nous avons rarement convaincu. Les faits seuls ont renversé dans notre clergé ces positions de tout repos. Il est actuellement prouvé par l'expérience qu'on peut et doit réussir dans les milieux les plus divers, les plus mêlés, les moins cultivés, les plus populaires. Mais il est indispensable de tenir compte de quelques principes, de suivre une méthode éprouvée, de progresser avec une patiente persévérance.

D'abord, créer une atmosphère de collectivité.

L'assistance à la messe est œuvre collective : si vraiment nous voulons lui rendre sa physionomie authentique et son intérêt conquérant, il importe de lui donner ce caractère. Et ceci demande un effort prudent, long et judicieux.

Nos fidèles sont tous de piété très individualiste. Ils se *juxtaposent* dans nos églises, un peu comme sur un quai de gare les voyageurs; ils possèdent très peu le sens de l'unité, de la collaboration, de la participation à une prière qui n'est pas leur prière à eux. Ils devront donc reconquérir la conscience de leur fonction de membres de l'Église, de leurs devoirs de baptisés greffés sur le Corps Mystique du Christ, participants par leur activité à l'ensemble de sa vie.

C'est la conviction, n'est-il pas vrai? qu'au point de vue de l'apostolat S. S. Pie XI ne cesse de mettre en relief dans l'Action Catholique.

Ce travail préliminaire de conviction à créer demande du temps, osons dire : des années. Aussi, avant d'entreprendre la journée paroissiale, est-il toujours demandé au curé qui la sollicite d'organiser d'abord, pendant plusieurs mois au minimum, une campagne de préparation, de travailler l'opinion; il doit aussi prévoir quelques moyens concrets de continuation. Faute de quoi la journée n'est plus qu'une éphémère parenthèse dans la suite morne des jours.

Longtemps d'avance, des prônes dominicaux traitent d'un sujet approprié : le devoir d'adoration, premier commande-

ment de Dieu, la notion du sacrifice, le culte sous ses divers aspects, etc. Dans les groupements d'Action Catholique, dans les écoles, une propagande méthodique et progressive est organisée. Le bulletin paroissial fait paraître plusieurs articles dans le sens indiqué. Des brochures (1) sont mises en vente; on instruit les fidèles de leur usage.

Cette préparation d'opinion, disais-je, remonte parfois très haut. Je cite le témoignage d'un curé au lendemain d'une de nos journées « dans une paroisse de cette Hesbaye dont on ne vante pas souvent, assure-t-il, la ferveur prodigieuse » :

Je me hâte de dire que je dispose d'une population (1700 habitants) dont la piété a été soigneusement entretenue mais dans le sens totalement individualiste du XIX^e^ siècle. C'est un avantage et un inconvénient. Il a fallu ruser, éclairer... parfois un peu batailler. Bref, le terrain est bon, mais il doit être amendé.

Ce fut un travail de longue haleine : il dure depuis *huit* ans. Bien naïf celui qui croirait obtenir d'un campagnard hesbignon la participation active aux cérémonies liturgiques rien qu'en annonçant du haut de la chaire, le dimanche précédent, que désormais ce sera comme cela, parce que monsieur le curé le veut, ou même parce que le Pape le veut. Il y a toute une mentalité à re-former. Et ce mot composé signifie deux choses : l'une négative qui démolit préjugés et traditions, l'autre positive qui crée et reconstruit à neuf. Et le premier travail ne doit pas se faire à la manière d'un bombardement ou d'un incendie, au grand scandale des romantiques dévotes, sous le feu des critiques, voire même des oppositions rebelles, de vanités froissées ou de petits intérêts méconnus, mais par insinuation, comme l'eau qui s'infiltre ou la pierre qui s'effrite par l'usure. Faute d'avoir tenu compte de cette loi de l'évolution, beaucoup d'essais de réforme dans les différents domaines de l'activité pastorale sont voués à un échec certain. Le second travail n'est pas moins lent et ne réclame pas moins de prudence. La logique du meilleur raisonnement ne suffit pas à donner la conviction et encore moins à entraîner la décision chez les esprits peu cultivés qui sont la masse dans nos paroisses rurales. Il leur faut l'expérience, la chose vue, palpée dans ses effets et ses avantages bien tangibles. Mais c'est alors le cercle vicieux. Organiser le culte et les cérémonies liturgiques pour faire comprendre... et il faudrait comprendre pour se décider à s'adapter et à participer activement aux cérémonies liturgiques...

(1) Dont il sera bientôt parlé dans l'examen du 2^e^ principe.

Il s'agit donc d'éveiller l'attention du peuple, de la capter, de la diriger vers l'autel, de la tirer de la récitation mécanique de prières ou de la rêverie paresseuse.

De cette éducation initiale n'exceptons pas l'élite, car l'usage du missel, de plus en plus répandu, n'entraîne pas nécessairement ce sens de collectivité. Bien des dévots et surtout des dévotes de la liturgie n'y trouvent, en définitive, qu'une forme plus attrayante de spiritualité personnelle, nettement individualiste : on peut suivre une messe, pour soi, en savourant, pour soi, les textes sacrés.

Sentiment louable sans doute, mais à l'heure du sacrifice il reste insuffisant s'il n'est appuyé sur la conscience de faire œuvre commune, accomplie dans l'unité où viennent se fondre toutes les tendances individuelles. Qu'ensuite on en recueille l'aliment plus personnel, rien de mieux. Telle est la richesse illimitée offerte à ses enfants par la vie puissante de notre Mère la sainte Église : chacun, participant à cette vie de famille, lui sacrifiant même ses tendances individuelles, y retrouve une nourriture substantielle dont la forme varie et s'adapte à merveille au caractère de toute âme.

Le premier principe demande donc de susciter cette *foi à l'Église, au Corps Mystique du Christ*, dont nous sommes membres, cette *foi dans la prière de notre Église passant par Notre-Seigneur Jésus-Christ* et dont les fidèles assemblés sont l'instrument, unissant leurs cœurs, leurs voix, leurs actes.

Un second principe : le peuple ne suivra pas l'impulsion donnée sans des réalisations concrètes, pratiques, aptes à lui faire vivre son dimanche.

On ne dira jamais assez l'importance des moyens simples, accessibles aux moins avancés, accompagnés d'explications claires, brèves et substantielles. Il faut offrir au peuple une réalité qu'il aime parce qu'il l'a comprise. Que ces moyens soient bien adaptés aussi au milieu donné.

On a essayé de mettre aux mains des fidèles non initiés de gros missels dont le maniement compliqué offre de nombreuses difficultés, et, sans une suffisante préparation, on les a poussés à suivre la messe.

Puis on a déclaré : Le peuple ne comprendra jamais le missel.

On a inauguré le chant collectif, mais presque sans instruction préalable, sans direction nette et entraînante ; on a témérairement tenté de faire exécuter des « ordinaires » pénibles, aux mélodies ardues, aux notes multiples, de lecture impossible. Puis on a déclaré : Le peuple ne parviendra jamais à chanter.

On a fait deux, trois expériences, gauchement ordonnées, insuffisamment graduées. Après ces essais empiriques on a déclaré : Le peuple n'est pas persévérant.

Mais quand donc a-t-on fait lire avant de faire épeler l'alphabet? Qui donc exerce un métier avant d'avoir été apprenti, une profession avant d'avoir conquis le diplôme? Quelle est l'œuvre qui grandit ou tout bonnement se maintient sans qu'on s'en occupe avec ténacité?

Commençons donc logiquement par des choses simples, intelligibles.

Avant tout, fournissons à nos fidèles un manuel maniable, — nous dirions, en langage industriel, « un bon outillage ».

Un fascicule à bon marché, intitulé « *La messe paroissiale* », contient, les unes à la suite des autres, toutes les prières de la messe. Nul encombrement des divers « propres », mais en quelques lignes, un seul propre de teneur assez générale choisi parmi les textes les plus intelligibles.

Les prières réservées au prêtre sont en langue française, le latin étant ici inutile. Les prières latines que diront les fidèles sont mises en valeur en lettres grasses, traduction en regard, et, pour faciliter la direction, sont numérotées.

La notation musicale est claire et lisible, le chant est simple, monosyllabique ; c'est la « missa brevis » la plus conforme à ce que chante le prêtre à l'autel, dégageant un magnifique sens d'unité, de puissance, de beauté à l'exécution, aisée d'ailleurs à être enseignée au peuple.

Chaque réponse, même la plus élémentaire, porte une notation musicale afin d'éviter les habituelles modulations disparates et fantaisistes.

Tel est le mince livre de prières, identique pour tous les assistants, qui servira aux réponses d'une messe basse comme aux chants de la grand'messe. Un second fascicule, aussi minutieusement mis au point dans les détails, contient « *les Complies* ».

Moyennant cet outillage, l'expérience l'a assez prouvé, les exercices de préparation sont considérablement facilités; l'assistance active à la messe devient réalisable par tous nos fidèles. Nous avons vu des illettrés eux-mêmes intéressés, et, incapables de lire, entraînés néanmoins par la contagion de l'ensemble.

Le même souci du concret et de la simplicité doit présider aux instructions, qui accompagnent les exercices préparatoires : pas de « grands sermons de circonstance », pas de conférences de haut style, mais quelques causeries familières où foisonnent comparaisons et exemples choisis dans le cadre des occupations journalières, d'où se dégagent les applications immédiates, précises, aux actes les plus habituels, aux situations sociales ou familiales les plus ordinaires, les plus banales, les plus réelles.

Nous reparlerons dans un instant de cette adaptation pratique.

Troisième principe : n'employer dans ces journées que les éléments de la paroisse même.

Pas d'organiste de renom, pas de Schola étrangère réputée, pas de service d'autel par des moines; en un mot, pas de démonstration sans doute fort intéressante, mais stérile. Ce qu'il importe c'est de mettre en valeur et en œuvre les forces locales normales, habituelles. Ne sont-elles pas appelées à continuer demain? A quoi bon avoir une fois, en passant, réalisé un bel office grâce à des « spécialistes »? N'allons-nous pas, au contraire, décourager par là les bonnes volontés et implicitement faire croire à leur incapacité? J'en parle parce qu'il est arrivé fréquemment que les curés nous invitaient à agir ainsi afin d'*intéresser* les paroissiens. Ce n'est pas cela ; *il faut les faire agir et les intéresser à leur propre action.* Encore une fois, ici, l'expérience a donné singulièrement raison à ce principe, et a permis à plus d'un curé de découvrir ainsi chez ses fidèles des ressources inespérées dont jamais, avouait-il, il n'aurait eu le moindre soupçon.

III. — Ce qu'est une journée paroissiale

La préparation lointaine des esprits, la diffusion des bro-

chures, le travail sur l'opinion, l'éveil d'une croissante curiosité, acheminent les fidèles vers la « journée paroissiale » attendue comme un événement. Elle en est un, en effet.

Je vais tenter d'en rendre la physionomie, mais rien ne peut traduire l'impression qui s'en dégage pour qui eut la joie de la vivre.

Plus exactement, je dirai ce qu'est le « triduum paroissial », car toujours une préparation immédiate précède la célébration du dimanche. Dès le jeudi soir, deux Pères sont arrivés dans la paroisse pour une première réunion qui doit se tenir à ce moment.

L'église est bien remplie. Beaucoup de curieux souvent et très attentifs : ils ont l'intuition que ce qu'on va dire et demander est assez neuf.

Une première instruction très brève, très simple, très concrète, sur le sens de la collectivité. Il est nécessaire à toute société humaine. Manger, voyager, habiter une maison, lire... tout cela demande la collaboration de nombreux métiers... On ne peut vivre seul. L'amour qui est au cœur de chacun appelle la société, mais la société à son tour doit reconnaître son Maître, son Père... Devoir de l'adoration... Elle ne l'a pas rempli : la société humaine, par son chef, Adam, a failli à son destin ; elle est déchue, elle a perdu le don promis : devenir les enfants de Dieu. Réparation par le Christ. Son sacrifice. On ne peut plus désormais se passer de Lui. Or Il a aussi fondé une collectivité : l'Église. Nous en sommes membres par le baptême, nous avons le devoir d'agir dans l'Église, nous devenons ses agents intelligents. Le centre d'action est la messe. « Vous allez apprendre à y apporter votre part de collaboration, comme l'enfant apprend à parler, à agir sur les genoux de sa mère. Ce n'est pas une leçon de musique qui va vous être donnée : on vous apprendra à parler à Dieu dans la langue de notre Mère, dans la langue du Christ. »

Suit l'exercice de préparation.

On groupe tous les assistants, on les invite à se placer en haut de l'église, coude à coude, condition nécessaire pour réussir. Tout le monde est assis. Un mot d'explication : « Le prêtre à la messe prie pour nous ; nous ratifions sa prière et disons qu'il a bien fait : Ainsi soit-il ! *Amen*... Chantez :

— Amen.

— Plus fort! Trois fois plus fort!... bien ensemble, regardez la direction. »

Des gestes nets, carrés, repérables par des non-initiés.

« — Prenez maintenant, page 16, la réponse au salut du prêtre : *Et cum spiritu tuo.* Le prêtre salue l'assemblée qui lui répond : *Que le Seigneur soit avec vous.* — *Qu'Il soit de même avec vous!* C'est à la fois un acte de politesse et un acte de charité... Chantez. »

Mêmes gestes nets, même invitation à donner de la voix. Il faut interpeller quelques passifs, quelques timides, les encourager avec une bienveillante énergie. On passe à l'évangile : « les réponses, page 18 ». Un mot d'explication encore. Puis la Préface, le *Sanctus*, les réponses du *Pater*, l'*Agnus*, l'*Ite, missa est.*

Alors on remonte au plus difficile : *Kyrie, Gloria, Credo.*

Cela a duré une heure, mais il n'y paraît guère, tant ce fut vivant, « amusant », comme disait un soir une bonne femme!

On se remet à genoux, et le *Tantum ergo*, précédant la bénédiction, fournit un premier essai de chant collectif. Toujours il impressionne. L'étincelle est aux poudres. On parle dans les foyers, dans les cercles, dans les cafés même, de ce premier soir, et l'opinion est favorable. Les enfants, par les nouvelles apportées chez eux, éveillent la curiosité des parents qui avaient cru devoir s'abstenir.

Aussi le vendredi soir le public a considérablement augmenté.

Seconde instruction : ce qu'est la messe.

Les trois actes essentiels : *Offertoire* : Nous confions au prêtre notre vie représentée par la nourriture. N'est-elle pas le produit de toutes nos activités? N'est-elle pas ce qui entretient notre existence?... *Consécration et « Action de grâce »* ou Eucharistie. Le Christ envahit notre offrande et lui donne sa valeur infinie. Il la fait sienne pour l'entraîner en Lui vers le Père. Il se fait lui-même notre offrande dans l'Hostie. *Communion* : union réalisée dans sa plénitude avec notre Médiateur; il nous unit effectivement dans son sacrifice, il nous y incorpore et il nourrit notre âme de sa grâce, de sa force; ainsi tout au long du jour, de la semaine, nos activités traduisent les détails de cette offrande eucharistique.

Brève explication encore du cadre dans lequel se déroule l'oblation : l'année liturgique, les étapes des Mystères du

Sauveur, mettant la variété de leur célébration dans l'unité de l'acte sacrificiel.

Seconde répétition de chant, développant et perfectionnant l'acquis de la veille, complété par les premiers essais de Complies.

Tantum ergo et bénédiction.

Le samedi soir l'assistance est encore bien nombreuse malgré les travaux ménagers de fin de semaine.

Instruction sur le rôle du sacerdoce, sur la mission du prêtre, père et centre de sa paroisse, médiateur de son troupeau à l'autel, sur le rôle des baptisés aussi, collaborant au sacrifice : le respect de l'état de grâce, l'amour des devoirs professionnels, la pratique de la charité, enrichissant l'offrande, indice d'un soin consciencieux de perfection qu'il faut apporter aux choses de Dieu.

Répétition générale et dernière mise au point.

Tantum ergo et bénédiction.

Déjà aux messes basses de ces deux jours, les fidèles présents, les enfants des écoles surtout, ont dialogué les prières sous la direction d'un Père ; des explications ont souligné les parties principales du sacrifice.

Dans la journée les Pères ont circulé dans les classes, instruisant encore et poursuivant les répétitions. La Schola travaille, aux heures où l'on peut la réunir, les parties propres de la messe. Il importe que ce soit impeccable, mieux, que ce soit brillant : ne remplit-elle pas un rôle de premier plan ? A elles sont réservées les pièces les plus délicates, les plus fleuries ; dans la structure musicale de la messe où le chant de la foule construit les grandes lignes architecturales, les modulations du « propre » apportent la décoration dont les couleurs infiniment variées donnent à chaque dimanche sa physionomie particulière.

Il faut prendre contact avec l'organiste aussi : personnage important, souvent assez ombrageux et jaloux de traditionnelles prérogatives. Oh ! ce n'est pas toujours aisé de lui faire admettre ce qu'on attend de lui : non pas la virtuosité d'une savante audition musicale, mais le soutien efficace du chant par un accompagnement intelligemment exécuté.

Il faut encore s'assurer du service des acolytes. N'est-ce pas d'eux que dépendra en partie la dignité et la majesté de l'action sacrificielle ?

Il faut enfin faire appel à la bonne volonté du clergé, qui lui non plus n'est pas entièrement sans avoir besoin de quelques correctifs dans sa manière de chanter.

Et voici le dimanche.

Une première messe : messe basse de communion. Démonstration émouvante et, pour beaucoup, véritable révélation.

A l'autel, un des Pères, disant les prières d'une voix qui sonne clair jusqu'au fond de l'église; en chaire, l'autre Père expliquant, commentant les diverses parties du Saint Sacrifice, dirigeant les réponses, les récitations, les mouvements de la foule; celle-ci attentive, pieuse, le petit livre à la main, incroyablement docile, s'asseyant, se levant, s'agenouillant au commandement, répondant aussi d'une voix d'abord timide mais qui va s'affermissant pour donner, à la Préface, l'impression puissante d'un peuple immense qui participe à la prière de l'Église, attendant enfin pour s'approcher de la Sainte Table le moment liturgique, et ne quittant l'église, recueillie, que quand tout est fini.

J'ai transcris les impressions d'un témoin dans une importante paroisse de grande ville. La distribution de la communion, par trois prêtres à plus de 600 personnes ne prolongea que de six minutes la célébration de la messe.

Ce fut un spectacle inénarrable, poursuit-il, émouvant au-delà de toute expression. Il y avait ce sentiment profond qu'on n'était plus une individualité isolée, priant à côté d'autres individualités, mais qu'on faisait véritablement partie d'un corps religieux, vivant de la vie du Christ, adressant à Dieu, en tant que Corps, l'hommage de son adoration, de ses louanges. Comme le disait quelqu'un, on prenait conscience dès cette heure de ce que la paroisse n'était pas une simple subdivision administrative, mais bien une entité vivante et agissante.

La splendide exécution de la grand'messe ne fit, bien entendu que confirmer et magnifier ce sentiment.

A la grand'messe en effet, nous atteignons le point culminant de la journée.

Imaginez l'assemblée : en haut de la nef centrale, devant le chœur, à leur place normale, la Schola des hommes (plus d'embuscades ni de parlottes à la tribune!) avec la Schola d'enfants ou de jeunes filles. Derrière celles-ci la grande affluence des paroissiens, et parmi eux de nombreux assistants de la messe matinale, revenus par conviction.

Les officiants arrivent à l'autel; le service ayant été soigné

particulièrement, les cérémonies se déroulent, impeccables; discrètement la surcharge d'ornementation du chœur a disparu le samedi, et la table du sacrifice se dresse dans une sobre et religieuse simplicité. Combien elle gagne en valeur et en vérité!

Après l'Aspersion, l'Introït monte, sonore, exécuté par la Schola dont les voix mâles ou aiguës alternent les reprises.

Puis c'est soudain un cri, la prière ardente, puissante, de la foule : *Kyrie, eleison!* Les grandes orgues la soulignent avec ampleur. Le prêtre entonne le *Gloria*, et les versets se succèdent en une louange débordante de joie et d'enthousiasme, soutenue encore par l'accompagnement clair des orgues. Je ne connais aucune cantate jubilaire qui ait atteint le style de ce *Gloria* simple et délicieusement musical.

« *Dominus vobiscum!* »

Tout le peuple répond avec vigueur : « *Et cum spiritu tuo.* »

L'*Amen*, clamé littéralement à la fin des oraisons, secoue l'assemblée et la soulève irrésistiblement pour la jeter dans la prière de l'Église que son prêtre, son médiateur, vient présenter au Père, « par Notre-Seigneur Jésus-Christ ».

On écoute les lectures; les modulations du Graduel et de l'*Alleluia* parlent, on le sent, à l'âme des plus simples. C'est si réel, si éloquent, si mélodieux! L'antique manière de l'Église a retrouvé pour ses enfants son incomparable valeur. N'est-ce pas ensuite le Verbe que l'on acclame à l'évangile? « *Gloria tibi, Domine.* » Nous assistons à une manifestation au Christ-Roi qui s'avance, « Parole de Dieu », portée triomphalement par le diacre.

Tout cela fut bien expliqué à ce peuple; aussi maintenant il regarde, comprend, est ému et chante avec ferveur la gloire de son Dieu.

Après le *Credo*, où le rappel de l'Incarnation a fait s'agenouiller cette masse où la proclamation de sa foi s'est progressivement amplifiée pour s'affirmer avec une mâle énergie dans les derniers versets, c'est le silence de l'Offertoire après que la Schola en a dit le chant.

Un Père alors, en chaire, explique sobrement : moment d'offrande de notre vie, symbolisée par le pain et le vin; rappel de la doctrine exposée les soirs précédents : « Nous

allons nous unir au Christ, à l'Église tout entière que la prière du prêtre tantôt, au Canon de la messe, va évoquer : le Pape, l'Évêque, les chrétiens, les vivants de la terre, la Vierge, les saints du ciel, les âmes du purgatoire. Formez vos intentions. »

La matière du sacrifice est préparée : l'action de grâce commence : c'est la grande Action Eucharistique. « Levez-vous et répondez ! »

Alors c'est un dialogue nerveux qui s'échange à la Préface entre le prêtre et l'assemblée pleinement consciente de son rôle, c'est un *Sanctus* triomphal qui couronne le chant du prêtre et éclate sous la nef, large, vibrant, car il n'est plus personne dans l'église qui ne soit conquis, entraîné : tout le monde chante. Plusieurs curés nous ont avoué qu'à ce moment une émotion violente était venue les étreindre à la gorge, les empêchant un moment de poursuivre leur récitation. « Je ne m'étais jamais senti comme à cet instant, disait l'un d'eux, le prêtre de mes ouailles. »

Le silence du Canon fait contraste, celui de la Consécration surtout, et c'est encore une minute impressionnante où l'on sent toutes les vies tendues vers l'autel, vers ce Christ qui paraît dans l'Hostie.

Quelques brèves explications ensuite rappellent l'unité d'offrande, de prière, du Rédempteur et de son Église, de tous ceux présents ici, de ceux à qui l'on songe. Elles préparent la ratification du sacrifice par l'assemblée qui bientôt, en conclusion du Canon, répond à pleine voix un *Amen* unanime. Et les chants se poursuivent, et les prières, jusqu'au *Deo gratias* final, touchante acclamation de reconnaissance.

Elles sont inoubliables ces messes dominicales.

Vers le soir, le temple se remplit à nouveau, spontanément, pour la récitation pieuse de l'incomparable prière du soir de l'Église, le chant des Complies dont les évocations parlent une langue si vivante et imagée : Dieu nous garde comme la pupille de l'œil, nous protège comme le fait la poule pour ses petits. « *In manus tuas, Domine.* » Voici les bons anges, gardiens du sommeil, vigies de la paix pour la nuit. On se recueille sous la bénédiction du Père de cieux : « *Benedicat nos omnipotens et misericors Dominus* », puis c'est le salut de l'enfant à la Mère des cieux.

Les conclusions de la journée sont présentées dans une

ultime allocution, invitant à renouveler chaque dimanche cette manière si chrétienne de le sanctifier; de là doit germer la charité, marque authentique des vrais enfants de Dieu. Quelques moyens pratiques de continuation, selon les possibilités de l'endroit, et d'accord avec le curé, sont suggérés.

La procession du Saint-Sacrement se déroule alors aux strophes du *Pange, lingua*. La foule reprend, chaque fois plus ample, le *Tantum ergo* qui s'achève enfin une dernière fois sur la bénédiction finale.

Parfois, quand l'éducation musicale de la Schola le permettait, il nous fut permis d'offrir un surcroît de perfection. Pendant la distribution de la communion du matin, on faisait chanter par cette Schola l'antienne de Communion du jour, alternée avec les versets d'un psaume approprié. Le banquet eucharistique était enveloppé dans l'atmosphère créée par les reprises multiples de cette antienne, dont le texte, sobrement commenté quelques instants avant, soutenait la dévotion du peuple montant à la Table Sainte.

A la grand'messe ce chant évoquait à nouveau dans les cœurs la communion faite le matin et les unissait ainsi plus intimement au sacrifice renouvelé. Enfin le soir, pour l'exposition du Saint-Sacrement après Complies, la même antienne encore, exécutée dans la forme d'un Introït, avec un verset de psaume et le *Gloria*, formait un rappel des messes du matin et achevait de tracer une ligne d'unité à travers tout le jour du Seigneur.

L'impression produite par l'ampleur et le réconfort de semblables réalisations fut parfois assez profonde pour décider le curé, avec ratification enthousiaste de tous, à inaugurer la grand'messe de communion. Nous connaissons une paroisse où chaque dimanche toute l'assistance chante la messe de huit heures à laquelle elle communie à quelques exceptions près (1).

Le curé nous a assuré à plusieurs reprises que la vitalité catholique de ses paroissiens s'en est incroyablement affermie et devient toujours davantage une force de conquête.

(1) C'est ainsi qu'on fait également à Notre-Dame d'Espérance, dans le quartier de la Roquette, à Paris.

IV. — Conclusion

Je voudrais, de cette déclaration, faire ma conclusion : les journées paroissiales, *à condition qu'elles inaugurent une participation active des fidèles soutenue*, sont une des sources les plus fécondes de la restauration de la vie catholique.

Nous nous plaignons de la déchristianisation des masses, nous éprouvons combien il est malaisé de tenir tête aujourd'hui aux forces d'attaque que le royaume de Satan lance à l'assaut de l'Église. Nous avons ici un moyen simple, traditionnel, séculaire, de grouper les membres de l'Église autour de l'autel, d'en faire les défenseurs parce qu'il sont une bonne fois compris que c'était *leur* autel. Soyons logiques et regardons : comment l'Église a-t-elle commencé à croître jadis, dans des conjonctures autrement défavorables? « Les premiers chrétiens étaient assidus à la prière, la prédication des Apôtres, la fraction du pain » (Act. Ap., II, 42). De là ils rayonnaient et, irrésistibles, étendaient la pacifique conquête de la charité vécue dans leurs assemblées.

J'ai la conviction profonde, et elle se développe à mesure que se succèdent les expériences, que la manière n'a rien perdu en efficacité. En face du paganisme envahissant, commençons, par donner à nos cellules paroissiales une robuste vie de communauté, appuyée sur la messe dominicale.

Ah ! si des croyants ont senti jusqu'au fond du cœur qu'être de l'Église, vivre un dimanche chrétien, c'est une grande chose; s'ils ont compris que la collectivité a besoin à tout moment de leur collaboration; s'ils ont éprouvé une fois, intensément, la fierté d'être catholiques; s'ils ont subi l'emprise vivante de l'amour du Christ dans son sacrifice, c'en est fait de leur torpeur : ils deviennent prosélytes persévérants, catholiques en vérité conquérants.

La participation active développe en eux le sens de la discipline, puisque tous, lettrés enclins à s'enfermer dans la lecture de leur missel, dévots habitués aux prières personnelles, distraits abandonnés à leurs rêveries, ils devront se vaincre pour participer à l'action commune. Et cette éducation de la volonté et de la régularité n'est pas le moindre profit de la méthode.

La participation active unit autour de l'autel, autour du

prêtre, les œuvres diverses dont l'inévitable tendance à la spécialisation offrirait un danger de dispersion au détriment de la vraie charité.

La participation active développe imperceptiblement, patiemment, le goût de la dévotion au Saint-Sacrifice, à la communion fréquente; et il ne fut pas rare de voir des chrétiens reprendre l'assistance à la messe en semaine, par conviction décidée.

La participation active est une forme incontestable d'apostolat.

On l'aura observé, les « journées paroissiales » ne se présentent pas d'abord comme une mission destinée à ramener à l'église un grand nombre de déserteurs. Mais si elles atteignent directement les pratiquants, bientôt de leurs assemblées se dégagera une efficace prédication puisqu'ils y auront appris à se montrer plus sincèrement chrétiens, pieux, charitables.

Nous avons eu la joie d'organiser un nombre appréciable de « journées » dans les faubourgs industriels de la banlieue liégeoise. Nous nous y adressions aux assemblées les plus attentives, les plus enthousiastes, les plus dociles, les plus candidement dévotes. Nous y avons vu des incroyants notoires, des affiliés aux syndicats rouges, se glisser dans l'église, intrigués, pendant les exercices préparatoires, pour voir; nous les avons revus le dimanche, se dissimulant en quelque coin, mais chantant, le livre à la main.

Et quand, le dernier soir, nous nous éloignions de la paroisse en regardant une dernière fois la masse noire des usines d'où jaillissaient, en échappées, les flammes, où traînaient les lourdes fumées, où circulent, hélas! les ferments de discorde et de haine, nous sentions en nos cœurs s'affermir la foi sereine qu'on ne peut désespérer de rendre la croyance et l'amour au peuple qu'on fait vivre, chanter, prier le dimanche dans un mélange fraternel de toutes les classes, n'ayant plus qu'un cœur et qu'une voix pour faire monter vers Dieu les accents de confiance, de louange et de paix.

Dom Augustin François, O.S.B.,
de l'Abbaye du Mont-César, Louvain.

Autarchie pastorale ou solidarité? (1)

Les congrès, qui n'aperçoit d'abord qu'il en existe de deux types : congrès *fixes*, tenant périodiquement leurs assises dans un centre déterminé; congrès *pérégrinants*, qui se transportent d'une région à l'autre. C'est dire que dans ces derniers un double élément sera toujours à considérer :

1° L'idée-mère, le dessein primordial, qui réside en somme au cœur du comité permanent. C'est celui-ci qui fait choix de tel ou tel endroit pour ses grandes manœuvres annuelles et qui cherche incessamment à conquérir le plus de milieux possible.

2° Un élément plastique ou « informé », qui variera chaque année, à savoir la contrée où il s'agit de faire de la « pénétration », la cité qui donnera asile aux travaux et aux discussions et qui leur fera fête ou grise mine, qui réagira de façon diverse.

***

Dans son allocution de bienvenue, à Lille, Mgr de Tralles, Président du « Recrutement sacerdotal », nous a retracé en un sobre historique la suite des assemblées tenues depuis 1925, avec la caractéristique de chacune d'elles et les innovations propres à chaque session : Paris, Marseille, Lyon, Rouen, Nancy, Toulouse, Paray, Sainte-Anne, Montpellier.

En septembre prochain, le Congrès de Lourdes ambitionnerait de constituer comme une synthèse du travail déjà effectué, synthèse toute pénétrée d'action de grâces. Six autres diocèses ont déjà retenu leur tour jusqu'en 1941 (dont Troyes pour l'année 1936).

Au Congrès de Lille, les différents prédicateurs, S. Ém. le

(1) A propos du *X*e *Congrès National de Recrutement Sacerdotal*, 28 novembre-2 décembre 1934.

Cardinal Liénart en tête, ont insisté, avec une énergie qu'on sentait motivée, contre des oppositions qui, vraisemblablement, existent ailleurs que chez Sirius. Ils ont cherché à déraciner ce préjugé d'*autarchie* ombrageuse qui a déjà causé tant de ravages dans l'Église de France et qui s'apprête, il faut le croire, à perpétrer encore d'autres méfaits. Autarchie (1) en matière de recrutement, autarchie, plus généralement, en tout ce qui peut concerner défense, conquête et organisation catholique. Ce sont là vues mesquines, arrangements à la petite semaine, qui s'imagineraient à tort supprimer cette interdépendance nécessaire et croissante d'un pays unifié et centralisé au point où est rendu maintenant le nôtre. Que tel heureux coin de terre dans ce pays, par exemple, ait la bonne fortune, très méritée, de se voir suffisamment pourvu de telle ou telle ressource en fait de vie chrétienne, pourquoi faut-il qu'il ait tendance à nier la gêne ou la misère du voisin, le déficit final de tout l'ensemble, à s'en désintéresser ? « Du moment que je suis rassasié, de quel droit les autres ont-ils faim ? Vous dites que je suis l'œil ou le bras du corps mystique. Peu m'importe que le flanc soit blessé, ou le pied atrophié ! » Il ne faudrait pas chercher la référence dans saint Paul !

A plus forte raison nos heureux possédants se montrent-ils rétifs, si parfois il s'agit, en vue du bien commun, de relier, sur le plan national ou international, leurs réalisations prospères à de plus vastes organismes d'action catholique qui permettraient aux faibles et aux robustes, aux riches et aux besogneux de se soutenir, de s'épauler catholiquement.

Comme si depuis cent ans les forces du mal, elles, ne traitaient pas la France en nation une et indivisible ! Comme si cela nous avait déjà tellement réussi de laisser les forces du bien s'effilocher, puis se pelotonner sur elles-mêmes ! Faux bon sens, incurable myopie, ou vulgaire égoïsme ? D'autant plus qu'il n'est pas encore prouvé qu'en nous y mettant tous

(1) Un pays qui fait de l'autarchie, c'est un pays qui cesse ses collaborations, qui essaie de se suffire à lui-même en se passant du voisin et en signifiant à ce voisin qu'il ait à se passer de ses services. Le père de cette doctrine économique, Frédéric List, avait lui-même reconnu que l'autonomie complète est un idéal chimérique.

et de tout cœur, nous n'arriverons pas trop tard ! Par la force des choses alors, fraternelle sera la ruine (1).

***

Mais là n'est pas le seul méfait de ce recroquevillement que nous nous sommes permis de désigner d'un terme fort à la mode : l'autarchie. Il s'exerce, depuis longtemps, non seulement sur le plan horizontal, mais sur le vertical. S'il empêche de prendre de la hauteur et d'embrasser les problèmes dans toute leur extension, il ne permet pas non plus de les sonder jusque dans leurs profondeurs.

Beaucoup plus en effet qu'une pure question de statistique et de pourcentages, cette sublime cause du sacerdoce qui dépérit, du sacerdoce qui refleurit, demeure avant tout une question d'état d'âme, d'esprit public, de forces spirituelles, et de transformation profonde de la masse fidèle. On n'aligne pas en effet des prêtres de Jésus-Christ comme on compterait des jetons. Ce qui importe ici, c'est le point de vue qualitatif, et cela aux deux termes du mouvement. *Au résultat*, cela va sans dire : des prêtres *saints*, comme les a décrits le superbe rapport de M. Pasteau, des prêtres *équipés*, tels que les requérait l'étude si fouillée de M. Gégout. Mais aussi *dès le principe*. On me passera cette comparaison ; si l'on veut que dans un pays la source des vocations sacerdotales jaillisse abondante, il faut que la nappe d'eau vers laquelle on entend forer le puits artésien soit reliée à des réserves puissantes de vie surnaturelle chez le peuple chrétien ; c'est-à-dire, esprit de foi, culte des grandes vérités, générosité, enthousiasme pour les droits souverains de Dieu, estime du don de soi, de la virginité, d'une existence supérieure aux passions et aux habitudes communes, amour de l'Église et des grandes causes. *Fons aquae salientis*. Le bon Père Delbrel, dont l'esprit anime toujours toutes les œuvres de recrute-

(1) Qu'il soit permis de chercher un conseil dans l'Allemagne hitlérienne. *La Croix* du jeudi 3 mai 1934 se demande comment il peut se faire que 200.000 jeunes hitlériens aient pu venir à bout d'une Jeunesse catholique forte de ses 1.700.000 adhérents. « Il est évident, répond-elle, que si, de 1920 à 1934, les jeunes catholiques allemands avaient constitué une force d'action catholique véritable, le problème du Troisième Reich se serait posé et solutionné différemment. »

ment sacerdotal, avec un prestige étonnant, ne cessait de prêcher : « Il faut développer attraits et besoins surnaturels, si l'on désire voir augmenter le nombre des prêtres. »

Or qui niera que dans un pays les vocations aux conseils évangéliques ne soient tout ensemble un *signe* et un *facteur* de ce niveau chrétien très élevé ?

La conséquence : personne ne saurait voir de mauvais œil un cas comme celui-ci. Soit une paroisse très chrétienne. Outre les prêtres qu'elle a donnés à l'Église, elle compte parmi ses enfants, je suppose, un Franciscain, un Frère convers Rédemptoriste ou Passionniste, un Père des Missions africaines, un Petit Frère enseignant. Convient-il de s'en lamenter comme d'une soustraction fâcheuse ? Ne faut-il voir là que quatre prêtres, ou quatre bons paroissiens, en moins ? *Absit!* Le problème comporte beaucoup plus de données, et la solution serait riche de toutes sortes d'avantages. C'est bien ainsi, du reste, que l'entendaient tous nos grands évêques du XIX^e^ siècle, le Cardinal Bourret et tant d'autres. Ils se félicitaient de ces pertes apparentes, non seulement dans l'intérêt du cas d'espèce, non seulement du point de vue surnaturel et apostolique final, du point de vue total du Corps mystique, mais dans l'intérêt même de leur diocèse ; et ils en apportaient d'excellentes raisons.

***

Un congrès ne serait pas une conquête, par rapport aux congrès précédents, s'ils n'apportait sa note inédite, sa progression à lui, ses actes de hardiesse. C'est ainsi que, parmi les substantiels travaux lus et discutés dans la grande capitale du Nord, celui du P. Navatel provoqua des réactions particulièrement intéressantes. Pour la première fois, en effet, ces « Grands Jours » du Recrutement Sacerdotal abordaient un problème connexe ; les vocations divines autres que le sacerdoce, les vocations de Frères. Pour toutes sortes de raisons, nombre de jeunes gens ne sont pas, ou même ne peuvent pas être appelés à la dignité, aux responsabilités d'une charge d'âmes. Le Maître a pourtant sur eux des vues d'amour et leur réserve des grâces de choix. Il serait infiniment regrettable qu'on les empêchât d'y répondre.

A. Décout.

Une étude qui s'impose

LA DOCTRINE MARIALE

La Vie Spirituelle publiait, dans le numéro de novembre dernier, le projet d'une « *Société Française d'Études Mariales* ». Plus d'un lecteur se sera peut-être demandé si une nouvelle fondation s'imposait. Laissant de côté toutes les considérations d'ordre sentimental, si respectables qu'elles puissent être lorsqu'il s'agit d'honorer Marie, notre Mère, — « *de Maria nunquam satis* » —, nous voudrions répondre à cette question d'un point de vue rigoureusement théologique.

Partons d'un fait, qui saute aux yeux des incroyants eux-mêmes : la place suréminente que tient la Très Sainte Vierge aussi bien dans la liturgie que dans les manifestations de la piété individuelle.

Y a-t-il beaucoup d'églises où l'on ne trouve, avec le tabernacle et le crucifix, l'image de Marie? Et les cierges, les fleurs, les ex-voto, qui entourent cette image montrent combien ardente est la dévotion mariale des fidèles.

Les églises qui lui sont consacrées, surtout sur notre terre de France, sont innombrables, à commencer par nos quatre plus belles cathédrales : Amiens, Chartres, Paris, Reims. Un grand nombre de ces églises sont des lieux de pèlerinage très fréquentés, et l'on peut bien dire de tous ces sanctuaires ce qu'un jeune poète écrivait de Notre-Dame des Victoires :

> « Ici viennent les coupables, les sans-force, les écrasés;
> Ici l'on s'agenouille silencieux et l'on pleure sans mot dire.
> C'est la Maison de la Mère.
> La Mère a sa statue là-bas, la tête cerclée d'or au-dessus de l'autel blanc, et elle montre son Fils à la foule.
> Et la foule ne voit pas la foule; la foule a les yeux attachés sur ceux de la Mère.
> Considère autour de toi. Où as-tu vu prier comme en ce lieu-ci? » (1)

(1) Jean-Pierre Calloc'h, *A genoux*, lais bretons, p. 10.

Après cette rapide considération sur le côté extérieur du culte, passons à la prière elle-même.

Au cours de l'année liturgique, il est des jours où cette prière se fait plus solennelle ; or, les fêtes de la Vierge y sont non seulement multipliées, mais trois d'entre elles prennent rang parmi les très grandes solennités : l'Annonciation, l'Assomption, l'Immaculée Conception ; les deux dernières sont même fêtes d'obligation.

Chaque jour, d'ailleurs, l'Église l'invoque dans sa prière officielle. Tout d'abord, dans l'acte saint entre tous, la Messe, où, pendant le canon, le célébrant recourt deux fois à son intercession. Puis dans l'Office Divin, dont elle impose, sous peine de péché grave, la récitation à tous les clercs engagés dans les ordres majeurs et à tous les religieux de chœur à vœux solennels. Chacune des heures commence par la récitation de la Salutation angélique, et les deux grandes parties de l'Office, à savoir celle qui primitivement devait se réciter de nuit et celle qui se récite de jour, sont terminées par la grande invocation de l'antienne à la Sainte Vierge.

Remarquons enfin que jamais elle ne sollicite le suffrage de tous les saints sans s'adresser tout d'abord et surtout à leur Reine : *Confiteor*, oraison *A cunctis*.

A côté de la prière strictement officielle, il y a la direction qu'imprime l'Église à la piété des fidèles. Là encore, il suffit d'ouvrir n'importe quel catéchisme pour constater que la prière qu'elle veut voir le plus fréquemment sur les lèvres de ses enfants est, avec le *Pater*, l'*Ave Maria*. Innombrables sont les pratiques de piété en l'honneur de Marie approuvées et enrichies par elle d'indulgences, spécialement le Rosaire, qu'elle n'impose sans doute pas comme le bréviaire, mais dont elle recommande la récitation quotidienne à ses prêtres et à ses religieux (Canon 125, 2°).

Le sacerdoce est officiellement placé sous le patronage de Marie, et c'est une coutume à peu près universelle de choisir, pour le renouvellement des promesses cléricales, la fête de la Présentation.

Parmi les instituts religieux, il n'en est pas un seul qui ne lui soit consacré et qui à ses origines ne reconnaisse sa maternelle intervention. Très nombreux sont ceux qui ont voulu que cette consécration fût explicitement marquée dans leurs Constitutions et le nom qu'ils portent.

Une enquête sur la vie religieuse privée nous amènerait à des constatations analogues. Quel est le foyer vraiment chrétien où les enfants n'ont pas appris, dès l'éveil de leur conscience, à connaître et aimer Marie? Et s'il nous arrivait de rencontrer une personne qui se prétendrait chrétienne, mais qui nous affirmerait n'avoir jamais prié la Sainte Vierge, son orthodoxie nous serait immédiatement suspecte, nous nous dirions que cette personne n'est pas catholique.

Des faits que nous avons rapidement passés en revue ressort cette conclusion que l'Église regarde l'intercession de Marie comme absolument indispensable aussi bien à sa vie sociale qu'au salut et à la perfection individuelle de chacun.

Or il est un axiome, admis par tous les théologiens, qui affirme la nécessité d'une parfaite harmonie entre la pratique religieuse et la foi : « *Lex orandi, lex credendi* ». Ce qui signifie non seulement qu'aucun des rites, aucune des formules de prière approuvés par l'Église ne peuvent se trouver en contradiction avec les vérités révélées, mais encore qu'il doit y avoir exacte proportion entre le culte et les données dogmatiques. Par exemple, l'usage de la Bénédiction du Saint-Sacrement ne serait plus en harmonie parfaite avec le dogme de l'Eucharistie, si, pratiquement, l'on mettait cette cérémonie au-dessus de la Sainte Messe.

Dès lors, étant donnée la place suréminente que tient la Sainte Vierge dans la vie chrétienne, nous devons en conclure qu'elle est, après son Divin Fils, « *qui, en toutes choses, tient, lui, la première place* » (1), au centre même de la Révélation, et que toucher tant soit peu au dogme de la Vierge Mère c'est ébranler le Christianisme tout entier. Les controverses christologiques des premiers siècles qui aboutirent à la définition d'Éphèse en sont la preuve manifeste, et l'histoire nous apprend que partout où la Mère de Dieu reste dans l'ombre, partout où elle est méconnue et délaissée, les véritables notions sur la nature et la mission de l'Homme-Dieu, son fils, s'obscurcissent d'autant.

Mais si *en droit* cette harmonie parfaite se trouve réalisée, ne faut-il pas avouer qu'*en fait* il existe un déséquilibre manifeste entre le développement intellectuel et l'épanouissement effectif de la foi en la nécessaire et universelle

(1) Épître aux Colossiens, I, 18.

intervention de Marie dans l'économie de la Rédemption?

Le prêtre, qui dans sa prédication, au saint tribunal de la pénitence, dans ses entretiens privés, sera constamment amené à parler de la Sainte Vierge, entendra tout juste, au cours de ses études, quelques thèses sur ce sujet dans le traité du Verbe Incarné. Sans doute, il trouvera, pour compléter sa formation mariale, quelques livres de piété remarquables; mais ces livres eux-mêmes prennent les données dogmatiques dans leur état de développement actuel et se contentent de les mettre en œuvre. Toute la partie positive, l'histoire de ce merveilleux développement dogmatique reste presque inexplorée; cependant l'on ne peut ignorer que, des protestants du XVI^e^ siècle à nos modernistes contemporains, c'est précisément un des terrains d'attaque favoris des ennemis de notre foi.

Quant aux fidèles, la plupart des prédications et des publications qui leur sont destinées s'adressent surtout à l'imagination et au cœur; le contenu dogmatique s'y réduit à un trait de la vie de la Vierge, qui sert de *prétexte* à des analyses psychologiques ou à des applications morales.

Dans ces conditions faut-il s'étonnner d'entendre les incroyants soutenir que la théologie mariale s'est développée en marge, voire même en dépit de la révélation chrétienne, pour répondre aux exigences de la piété populaire? De rencontrer tant de chrétiens pour qui la dévotion mariale est avant tout affaire de sentiment?

Il est bien clair qu'un tel état d'esprit est un sérieux obstacle à la plénitude de la vie surnaturelle et crée même un vrai danger pour la foi. Au moment de la tourmente protestante du XVI^e^ siècle, un des grands docteurs que Dieu suscita alors pour défendre son Église, saint Pierre Canisius, a jugé qu'il devait consacrer la plus importante partie de son œuvre à une étude approfondie de la marialogie. Cette étude n'est pas moins nécessaire à notre époque, et la « *Société Française d'Études Mariales* » voudrait précisément y aider pour sa modeste part, en unissant des théologiens dans une collaboration fraternelle sous le signe de Notre-Dame.

Pierre Aubron, S. J.,
Professeur de Théologie Mariale
à l'Institut Catholique de Paris.

Note sur la Société Française d'Études Mariales

La Société Française d'Études Mariales a constitué son *Bureau* provisoire, lequel fonctionnera jusqu'aux prochaines journées mariales qu'il aura la tâche d'organiser. C'est à ces journées qu'il incombera aux membres titulaires d'élire le *Bureau* définitif.

Ces journées sont fixées au *mercredi 4 et au jeudi 5 septembre*. Elles auront lieu à *Paray-le-Monial*, où elles se tiendront à la maison La Colombière. Des détails complémentaires seront donnés ultérieurement.

Nous avons dit comment elles voulaient s'établir résolument sur *le plan scientifique* ; aussi, bien que les membres de la Société n'aient pu encore faire ces indispensables échanges d'idées, le Bureau s'occupe de mettre au point ce qui fera l'objet de notre première rencontre :

La Mariologie de saint Albert le Grand. Rapporteur, le P. Gènevois, O. P.

La Mariologie de saint Bernard. Rapporteur, le P. Aubron, S. J.

La Maternité de grâce. Rapporteur, le P. Bernard, O. P.

Un rapport sur le *Mouvement de la Théologie Mariale*.

Ces journées nous permettront encore de préparer le thème des journées suivantes, où nous mettrons cette concentration et cette coordination par lesquelles s'assure le progrès.

Le Bureau provisoire est ainsi constitué :

M. l'abbé Ancel, Professeur à l'Institut catholique de Lyon;

Le P. Aubron, S. J., Professeur de Mariologie à l'Institut catholique de Paris;

Le P. Bernadot, O. P., « Vie Spirituelle », Juvisy;

M. l'abbé Finet, Lyon;

Le P. Gènevois, O.P., Profes. de Théologie à Saint-Maximin;

M. l'abbé Journet, Professeur, Fribourg (Suisse);

Le P. Morineau, S. M. M., Paris;

Le P. Olphe-Gaillard, S. J., « Revue d'Ascétique et de Mystique ».

Pour les divers renseignements, s'adresser au P. Morineau, *52, rue Beaunier, Paris-XIV^e^*. (Chèques postaux : B.-M. Morineau, C. c. Paris. Bureau Provisoire de S.F.E.M.)

Pour la lecture spirituelle

Spiritualité communautaire [1]

La vie commune des prêtres du clergé diocésain leur impose un certain nombre de pratiques que les diverses règles codifient et qui sont comme le *corps* de l'institution; mais une *âme* vivifie ce corps et l'informe. C'est cette âme qui inspire les réactions intimes, les sentiments, les démarches du prêtre communautaire soucieux de correspondre à la grâce de sa vocation. Il y a vraiment une spiritualité communautaire, qui, en bref, consiste en une exploitation aussi poussée que possible de tout le dynamisme du sacerdoce chrétien. Et dès lors il faut que la méditation fréquente et fervente permette au communautaire de s'imprégner de cet esprit : cette méditation ne portera pas seulement sur les principes généraux de la vie sacerdotale, mais elle envisagera les différentes attitudes qu'ils dicteront dans la pratique, au cours de la vie personnelle, sociale et pastorale.

D'autre part, des membres du clergé, de plus en plus nombreux (pour ne rien dire des laïcs d'action catholique), s'intéressent à la question de la vie commune et voudraient en scruter le moteur interne.

La formation spirituelle des communautaires et l'information des sympathisants sont les deux besoins auxquels a voulu répondre S. Exc. Mgr Chaptal en prenant l'initiative de la publication que nous désirons présenter aux lecteurs de *La*

(1) *Examens particuliers pour les prêtres vivant en communauté,* par plusieurs membres des communautés de France, 1 vol. grand in-12, XII-270 pp., Desclée de Brouwer, Paris, 10 fr. — La présentation typographique est extrêmement agréable.

Vie Spirituelle. Auxiliaire de S. Ém. le cardinal Verdier et ancien curé communautaire de Plaisance, Mgr Chaptal protège depuis longtemps l'ensemble du mouvement communautaire en France, pour le coordonner et lui donner toute son efficacité.

Or, pour traiter de spiritualité communautaire, on aurait pu penser à développer en un traité didactique les principes et leurs applications; mais le résultat cherché n'eût pas été atteint. Un traité est sec, et il s'agit de faciliter la méditation savoureuse des principes et l'immédiate application personnelle. La forme de l'examen s'imposait donc psychologiquement. Comme le dit S. Ém. le cardinal Verdier dans sa lettre liminaire : « L'examen de conscience... est la condition du progrès spirituel, de l'unité de vue et de la collaboration fraternelle. »

Tout de suite, le titre *Examens particuliers* fait penser à l'immortel ouvrage de M. Tronson, qui a formé aux vertus sacerdotales tant de prêtres depuis trois siècles : Tronson, aux expressions parfois archaïques et cocasses, mais à la psychologie profonde qui fait le ravissement de tous ceux qui étudient le cœur humain, ainsi que M. Paul Bourget en a fait jadis la confidence au P. Léonce de Grandmaison.

Mgr Chaptal n'a pas eu le dessein de remplacer l'ouvrage de Tronson, mais d'utiliser la forme des examens particuliers pour exposer à la réflexion méditative des communautaires les principes et les vertus de la vie commune : « Avant tout, écrit-il dans l'introduction, voulant chercher (dans la vie commune) le moyen de vivre leur sacerdoce dans toute la vérité et la fécondité de son institution, et convaincus que la vie commune peut les aider à acquérir les plus hautes vertus de leur saint état, ils recourent à l'examen particulier comme au meilleur moyen de parvenir aux fins qu'ils se proposent. »

En fait, le livre, dont la conception et la bonne moitié est l'œuvre personnelle de Mgr Chaptal, a été rédigé en collaboration par les diverses communautés sacerdotales de France, du Nord au Midi, y compris la communauté des séminaires sulpiciens, représentée par M. le chanoine Blouet, supérieur du grand séminaire de Coutances. Œuvre de charité fraternelle, la rédaction est forcément un peu composite, ce qui entraîne un léger manque d'homogénéité dans la présentation extérieure des divers textes, vu la difficulté de fondre

toutes les « copies » dans un gabarit uniforme. L'esprit est rigoureusement le même, et c'est encore l'essentiel.

Honoré d'une lettre bienveillante de S. Ém. le cardinal Verdier et précédé d'une introduction de Mgr Chaptal, le livre se divise en deux parties. La première expose les sources de la vie commune (l'exemple et l'enseignement de Jésus et des apôtres), les principes (la constitution sociale de l'Église), enfin l'opportunité de l'action en faveur de la vie commune.

La seconde partie, notablement plus étendue, traite des vertus : le service de Dieu (prière personnelle, prière liturgique : office, messe, etc...); le service des âmes (collaboration apostolique sous tous ses aspects, action sociale, utilisation de la nature pour faire connaître le Créateur et le Rédempteur); enfin la vie en commun (diverses formes de la charité, humilité, obéissance, régularité, pauvreté, liaison des communautaires groupés et des isolés).

Dans ces divers examens, un bref rappel des principes précède les applications pratiques qui entrent dans le détail.

Un appendice, dû à M. l'abbé Boulard, renferme un projet de *directoire spirituel* qui synthétise sous forme schématique le but, la voie et les moyens de la vie en commun.

A l'heure où l'esprit d'équipe se manifeste toujours plus vivant dans le clergé, la pratique de ce volume rendra grand service à toutes les équipes sacerdotales : aux communautés proprement dites, aux groupes d'entr'aide, aux cercles d'études de séminaristes sympathisants, et aussi aux isolés, communautaires de désir et d'espérance. Tous y verront comment, dans le concret, nous pouvons exploiter à fond notre sacerdoce et tendre à réaliser son idéal d'identification au Christ prêtre et victime, de dévotion à notre évêque et d'union fraternelle entre nous.

HENRI DE GIBON.

Pour la méditation des petits catholiques

Si l'on écrit actuellement beaucoup pour les enfants, les réussites sur ce terrain — surtout quand il s'agit d'ouvrages religieux — demeurent rares. Les auteurs sachant tout à la fois captiver les petits, éveiller leur goût littéraire et leur apporter une pure nourriture spirituelle pourraient se compter sur les doigts... et peut-être d'une main !

Parmi les tout premiers il faut nommer Mme Marie Fargues. Son histoire d'Anne de Guigné (1) et les délicieux livrets (2) où, contant des choses menues, les plus simples, les plus quotidiennes du monde, elle conduit doucement les enfants à la rencontre du Seigneur, devraient être remis à tous les petits catholiques.

Voici maintenant qu'elle leur présente un livre nouveau, et qui ne ressemble à aucun autre (3).

C'est un livre de lectures que l'on s'amuse à feuilleter comme un album d'images. Cependant il n'y a point d'images. Mais chaque page commence par une belle lettrine ornée, d'un symbolisme éloquent, et son texte fait une jolie tache noire, coupée de vert. On la contemple comme un dessin plaisant à l'œil. Dessin qui, d'ailleurs, change à chaque page avec le sujet, car la figure de la typographie ne fait que traduire le rythme de la pensée.

Et cet album est un vrai livre de méditations qui réussit à tirer, un moment le bambin de ses jeux pour le garder songeur. Volontiers il lit ces phrases qui lui paraissent familières et qui pourtant descendent profondément dans son cœur. Ce sont, en grosses lettres bien lisibles, des mots connus, des idées simples, accessibles dès la sixième année. L'enfant n'a pas d'effort à faire pour comprendre; il aborde ici de plain-

(1) *La petite Anne de Guigné.* Éditions du Cerf.

(2) *Choses divines et petits enfants.* Publiroc. Plusieurs volumes.

(3) *Le Pain Vivant,* album format 26×20, relié, imprimé en trois couleurs, avec vignettes et lettrines. Éditions Labergerie. 9 fr. 75.

pied. Quelle prière avant la communion serait plus facilement saisie que le morceau :

Jésus-Christ, Fils de
Dieu, j'ai besoin de
vous et vous voulez
que je vous reçoive.
J'ouvre mon âme et mon corps
comme une petite maison pour
votre visite. J'espère que vous
serez heureux chez moi. Venez,
Venez, Jésus!...
Mais avant d'entrer, regardez-
moi bien une fois, enlevez de
mon âme tout ce qui n'est pas
beau, tous mes restes de péché.
Je veux être tout pur pour vous.
Jésus, mon Dieu,
je vous aime
et vous désire.

Ces méditations, on le voit, sont bien à la portée d'un nouveau communiant. Nous ne risquons pas, en lui proposant *Le Pain Vivant*, de fausser sa piété ou de la rendre artificielle. Car il y a là un gros écueil pour les éducateurs. Certes, il importe d'éveiller le sentiment religieux et ensuite de l'orienter en formant l'enfant à la piété authentique, mais qu'il faut prendre garde à ne point imposer des formules vides! Le petit docilement se prête à nos suggestions. Ses gestes, ses mots expriment ce que nous lui soufflons. Il paraît sincère; il l'est, au moins par la surface de son âme. Pourtant sous ce vêtement dont nous l'enveloppons coule — peut-être très différente — une vie personnelle qui nous échappe absolument (à lui aussi d'ailleurs le plus souvent). Or c'est là qu'il faudrait atteindre. Comment y parvenir? Quel sourcier nous révélera le mystérieux sous-terrain de la petite âme balbutiante?

Le Pain Vivant nous aidera à toucher ce fond secret du cœur. Nous expliquerons au jeune lecteur qu'il trouve dans ce livre les pensées et les sentiments d'un enfant pareil à lui.

Nous lui dirons qu'il peut, lui aussi, s'il en a envie, prier et penser de la même manière. Ainsi nous lui aurons fourni, non pas des formules artificielles, — si vaines! — mais des exemples de prières et des méditations. Il saura désormais comment s'y prendre pour exprimer au Seigneur, en pensées claires, l'obscure et mouvante réalité qu'il porte en lui. Une piété vraie, personnelle, aura jailli. Ainsi aurons-nous amorcé, dans la sincérité et dans la tradition, la vie intérieure du petit chrétien.

Sachons gré à Mme Fargues de nous en avoir fourni le moyen. A Mme Fargues et aussi à ses collaborateurs : l'artiste qui a si bien illustré, en beaux thèmes eucharistiques, les brefs poèmes de ce Claudel pour *nurseries* (1). A l'éditeur qui a vraiment réalisé un tour de force en donnant pour moins de dix francs ce livre où papier, typographie, mise en pages, s'accordent si harmonieusement avec la claire spiritualité de la pensée.

MARIE-LOUISE BAUD.

(1) C'est M. Claude Remusat, dont le nom modestement se cache derrière l'achevé d'imprimer. Il mérite que nous l'y cherchions!

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN et FILS. — LIGUGÉ (Vienne).